

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Continuous pagination.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO

## DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I. — Montreal, (Bas-Canada.) 15 Février 1859. No. 4.

SOMMAIRE. — Avis très important. — Episode de voyage, lecture publique faite par L. Ricard, Ecuyer, Avocat, dans la Salle de la Bibliothèque Paroissiale le 4 Mai 1858. — Essai sur la Tolérance, lecture publique, faite au Cabinet Paroissial, par Messire Giband, le 18 Mars 1858. — La Basilique considérée comme le centre de tous les Arts. — La pauvre fille de Glen-Orlhy; (suite et fin.)

### AVIS TRÈS IMPORTANT.

Les Editeurs de l'Écho du Cabinet de Lecture Paroissial considéreront comme abonnés ceux qui, ayant reçu les deux premiers numéros, ne les renverront pas immédiatement.

Dans l'intérêt du bien que cette publication est appelée à produire, on est respectueusement prié de s'en faire les zélés propagateurs.

### LECTURE PUBLIQUE

FAITE PAR L. RICARD, ECUIER, AVOCAT, DANS LA SALLE DE LA BIBLIOTHÈQUE PAROISSIALE LE 4 MAI 1858.

### EPISODE DE VOYAGE.

Route de Rome à Naples et ascension du Vesuve.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Comme l'annonce le titre de cet essai, c'est un épisode de mon voyage que je vais vous raconter ce soir. Depuis longtemps l'on m'avait demandé d'en dire un mot, mais j'avais toujours hésité; il y a tant de choses à dire sur un voyage, que le choix en est bien difficile. D'autre part le prestige qui se rattache à ce qu'on appelle un voyage de long cours, et qui bien souvent est plus dans l'imagination du narrateur ou même dans l'attente des auditeurs, que dans la réalité, ce prestige fait attendre de vous, souvent plus que l'on n'a réellement droit d'avoir.

Confiant toutefois dans l'intérêt qui s'attache aux lieux que j'ai à parcourir avec vous, je vais essayer de vous dire, aussi uniment et simplement que possible, quelque chose de ce que j'ai vu et de ce dont j'ai été témoin. Je ne promets pas de ne pas être entraîné quelquefois par mes souvenirs, de ne pas dorer quelquefois un peu mon récit; car ce qu'on a vu à travers un prisme de bonheur et d'enthousiasme, on ne peut en parler sans ressentir malgré soi l'influence du passé.

Je dois avant tout, Messieurs, demander votre indulgence; car non-seulement c'est un simple récit de

Touriste que je vais essayer de faire, mais encore les lignes que je vais lire sont presque littéralement transcrites des pages de mon journal, tenu jour par jour, pendant mon voyage; et doivent, par conséquent, au point de vue du style, être très imparfaites.

C'était un Samedi, le 17 Novembre 1855. L' Ave-Maria, c'est-à-dire cet adieu harmonieux du jour en Italie, comme l'appelle poétiquement Lamartine, venait de sonner à toutes les églises de la Ville Eternelle; car à Rome l'on suit encore l'ancien cadran Italien, comptant les heures du jour jusqu'à 24, et se réglant sur le coucher variable du soleil. J'étais dans la cour des Messageries Pontificales, où des diligences pour toutes les parties de l'Italie, viennent, tous les soirs à cette même heure, prendre les voyageurs pour leurs diverses destinations; ce sont des scènes, et un *John-babu* souvent difficile à décrire que ce départ presque simultané de diligences, ou chaises de poste, pour Civita-Vecchia, Ancône, Bologne, Naples, Modène, Sienne, Florence, etc.; ce costume bigarré et cosmopolite de gens de tous les pays, aux mœurs différentes, au langage inintelligible les uns pour les autres, et tous avec un but divers; c'est un Français, un Italien, un Turc, un Anglais, un Arabe, un Américain, un Chinois, un Allemand, un Indien et parfois aussi un Canadien, qui se trouvent là jetés ensemble par le hasard, pour ne se voir qu'une seule fois peut-être dans leur vie, et se séparer ensuite pour toujours; sans quelquefois se parler, sans bien souvent se dire un adieu et sans emporter aucun souvenir de leurs compagnons de voyages.

L'on a bien raison de comparer le monde à une mer immense et orageuse, dont le flot qui vient mourir sur le rivage, ne sait pas non plus ce qu'apporte celui qui le suit et qui aussitôt disparu, retombe dans le gouffre et se perd pour toujours. Il y aurait dans ce contact passager et dans ce mouvement perpétuel des hommes, une grande leçon, si nous prenions seulement le temps d'y réfléchir.

J'étais là à attendre, depuis près d'une demi-heure; toutes les autres diligences et chaises de poste, à l'exception de deux, étaient déjà parties, je commençais presque à croire que pendant mon examen et mes réflexions philosophiques, mon courrier était parti sans moi, ce qui ne m'aurait amusé que tout juste, lorsque tout-à-coup quelqu'un vient me frapper sans cérémonie sur l'épaule, en me disant: *Andiamo, andiamo, signor*: Allons, Monsieur, allons.

Il y a trois, et même quatre routes différentes pour aller de Rome à Naples. 1o. Par Civita-Vecchia, en passant par la mer; 2o. Par le Porto-d'Anzio, aussi en passant par la mer; ce dernier chemin est beaucoup plus court que l'autre; 3o. Par le Courrier, en passant par les Marais-Pontins et Capoue; 4o. Enfin par la Diligence, en passant par San-Germano et le Mont Cassin.

Par la mer on peut aller de Rome à Naples en 18 heures ; c'est le transport le plus court et le moins dispendieux. Le Courrier met 24 heures. On ne s'arrête que pour changer de chevaux ; et c'est le double prix de la diligence. La diligence met 36 à 40 heures, et souvent 48. Ainsi il y a pour tous les goûts. Je choisis le Courrier pour plusieurs raisons, d'abord parce que la mer m'a toujours été ennemie. Sur la Méditerranée comme sur l'Atlantique, j'ai toujours été bien malade ; Neptune a toujours dédaigné toutes mes suppliques et n'a jamais voulu m'admettre même au nombre de ses plus humbles Tritons. J'ai évité depuis, autant qu'il m'a été possible, d'avoir aucun démêlé quelconque avec cet Autocrate de l'empire des eaux. Le Courrier m'offrait ensuite d'autres avantages sur la Diligence, étant beaucoup plus rapide et ne présentant pas le désagrément d'un trop grand nombre de compagnons, tout en offrant le même intérêt, d'un voyage par terre, qui est beaucoup plus accidenté et donne plus occasion d'étudier un pays qu'un simple voyage par mer.

Je pris donc place dans ma chaise de poste, bien content de partir à la fin. Nous ne nous trouvâmes que deux, le courrier et moi. Ces "malle-postes" sont beaucoup plus petites que les diligences : ce sont toutefois des voitures très-fortes, et pesantes, portées sur quatre roues et ayant deux boîtes comme deux coffres, l'une en avant, l'autre en arrière, qui contiennent la malle et ne s'ouvrent que dans l'intérieur ; ces coffres sont toujours fermés à clef et le courrier seul peut y avoir accès. Le postillon, selon l'ancienne coutume, va à cheval en fredonnant ou en sifflant comme les cochers de tous les pays. Il était six heures et demie, quand nous partîmes. La lune brillait de ses plus beaux rayons sur un ciel d'Italie. C'est là surtout qu'elle paraît trôner et qu'on la voit avancer avec toute la majesté de la Reine des nuits.

Après avoir parcouru plusieurs des rues tortueuses et étroites de Rome, nous arrivâmes tout-à-coup au Colisée dont la structure squelettique, immense, m'effraya au premier coup-d'œil. Sa crête ébréchée par la main des hommes, plus encore que par celle du temps, était si élevée et couvrait un si large espace dans le ciel qu'il me semblait que quelque immense débris de la voûte céleste allait crouler sur nous, en passant.

Oh ! quel spectacle que le Colisée au clair de la lune ! Combien il vous dit de choses à l'imagination ! Combien il parle à votre foi ! Ces pilastres énormes, qui soutiennent cette construction gigantesque élevant jusqu'au Ciel depuis plus de 1800 ans sa tête orgueilleuse, que ni les hommes ni le temps n'ont pu abattre, sont des monuments dignes du peuple qui, par sa grandeur et ses prodiges, avait mérité d'être appelé le peuple Roi. Ces nombreux arceaux aux voûtes sombres et tristes dont l'entrée seule est éclairée par les rayons de la lune, vous effraient par la pensée que c'était là qu'étaient enfermés les martyrs et les bêtes féroces, et que peut-être vous allez entendre une plainte ou un rugissement, peut-être même les applaudissements d'une foule sauvage et barbare que le sang paraît enivrer de joie. Ce souvenir vous accable et vous épouvante et vous vous hâtez d'échapper à l'ombre de ce squelette, que ni les âges ni les sièges n'ont pu renverser.

Nous sortîmes par la porte San Giovanni, surnommée la *Regina*, pour regagner de là, la voie Appienne, ce chemin, tracé il y a deux mille ans, et rendu si célèbre par les courses triomphales des généraux de

la République et par la rixe sanglante entre Clodius et Milon.

A la porte St. Jean, il me fallut commencer l'exhibition de mon passe-port. Oh ! quelle plaie, Mesdames et Messieurs, que les passe-ports dans les vieux pays de l'Europe et surtout en Italie ! Non seulement à chaque frontière, ou même à chaque ville capitale, mais à chaque village ou bourgade, j'oserais presque dire à chaque guérite munie de l'impassive sentinelle, dans le même pays, sur le même territoire, dans la même juridiction civile ou militaire, avec le même courrier, et dans la même voiture, vous êtes obligés de faire viser, reviser et superviser votre feuille de route ; ce que vous jugez, sinon un enfantillage, au moins un abominable embarras ; et cela sans y compter les nombreux échecs à votre bourse : et toutes ces misères, pourquoi ? pour vous donner le droit de marcher et de respirer tranquillement sous la calotte du ciel, et de dépenser en liberté votre argent, dans ces heureux pays ! Les passe-ports me semblent un reste de féodalité, dont l'Angleterre seule, je crois, de tous les pays sur le vieux continent, a eu l'esprit de se débarrasser.

A peine avions nous passé la porte San Giovanni, que mon courrier commença la revue de ses armes. Il tira d'abord d'une cacheite un pistolet d'arçon dont il changea la capsule et examina s'il était bien chargé, puis il le remit à sa place ; il en tira un deuxième qui répondit aux mêmes investigations et qu'il remit aussi en sûreté, puis un troisième et un quatrième, ce qui finit par m'effrayer. Je commençais à me dire ; il faut donc qu'il y ait de grands dangers pour être aussi bien armé ; mais je n'avais pas fini, il tira du coffre de la malle, une épée qu'il accrocha audessus de sa tête, puis enfin une de ces petites carabines de husards qu'il mit à côté de lui ; enfin il s'assit au milieu d'un gros éclat de rire, en disant : *Qu'ils viennent maintenant, nous les arrangerons !* il tira en même temps de son habit un petit poignard, ceci, ajouta-t-il, *a déjà été un bon ami pour moi.*

En entendant tout cela, en voyant toutes ces précautions et ces préparatifs, je ne savais trop ce qui allait nous arriver ni même ce que nous pouvions avoir de dangers à craindre. Ces mots surtout : *Nous les arrangerons*, me revenaient sans cesse à l'esprit. Quand il s'agit de brigands et d'assassins, j'ai toujours crû d'avantage, d'être *arrangé* que je n'ai eu le désir de montrer comment je pourrais les *arranger*. Toutefois je l'avoue, je fis bonne contenance, au moins je crus que je faisais bonne contenance, ce qui n'empêcha pas un certain esroi de s'emparer de mon âme malgré moi, au milieu de cette campagne déserte qui nous environnait de toutes parts. A peine en effet êtes-vous sorti de Rome que vous tombez dans un silence et une solitude, aussi vaste, dit Chateaubriand, que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. Surtout de ce côté de la voie Appienne, la campagne de Rome avec ses ondulations qui ressemblent aux vagues d'une mer solidifiée est d'une monotonie désespérante. Vous n'avez pour vous consoler de ces désappointements, que la pensée des souvenirs impérissables de la terre que vous foulez ; que la rencontre passagère de monuments célèbres ; que l'aspect imposant des longues lignes de ces Aqueducs, témoins de la puissance romaine, et monument de son génie persévérant. Mais, avec tout cela vous parcourez souvent des lieues entières sans rencontrer une seule habitation. Cet isolement joint à un clair de lune trop brillant pour la circonstance, était bien suffisant pour justifier quel-

qués craintes sur ces lieux, que la Renommée avait peuplés de gens au moins suspects, pour ne rien dire de plus. Aussi toutes mes histoires de brigands et tous les contes de croque-mitaine, qui m'avaient tant effrayé dans mon jeune âge; joints aux réalités modernes, les Fra-Diavolo, les Mandrin, les Cartouche, et plus que cela les attentats récents commis dans cette même campagne de Rome, (quinze jours avant mon arrivée on avait arrêté la voiture d'un évêque et on l'avait pillée; et vingt mois auparavant sur la route même de Civita-Vecchia, on avait dévalisé celle d'un Cardinal;) tout cela me vint à l'esprit à la fois et ne contribua pas peu à me faire passer un mauvais quart-d'heure; mais que faire! Enfermé dans cette chaise de poste à peu près comme le lièvre de Lafontaine dans son gîte, je ne pus que songer.

Je me mis donc à moraliser tout à mon aise et à faire de tristes réflexions sur l'homme; je me disais que très souvent l'homme était plus dangereux pour son semblable que les Éléments; qu'il était presque toujours possible de se parer de ceux-ci, mais qu'il était difficile d'échapper à la haine d'un homme méchant. Il n'y a pas, je crois de soporatif moins efficace que de telles réflexions faites dans une chaise de poste trainée, ballotée et cahotée par deux chevaux au galop, cependant, chose étrange et que je n'ai jamais pu m'expliquer, je n'étais pas depuis une demi-heure en proie à ces terribles réflexions, que je m'endormis profondément, laissant à mon spadassin de courrier, à pourfendre les fantômes ou les réalités qui voudraient se faire arranger.

Sur ces entre-faites nous fîmes halte à Albano pour y changer de chevaux et de postillon. Albano est une petite ville de 6,000 âmes. Son site élevé et sa salubrité en font un lieu de plaisance dans la saison de l'été. Ce pays, dit un écrivain, était renommé du temps d'Horace pour la bonté de ses vins; il l'est de nos jours pour la beauté extérieure de ses habitants; aussi est-ce un luxe de l'aristocratie romaine de choisir pour nourrices, des femmes d'Albano. Tout le monde connaît le fameux lac du même nom avec ses deux lieues de tour et ses 400 pieds de profondeur, occupant le lit d'un cratère éteint. Nous passâmes par Velletri, ancienne ville des Volsques qui donna naissance à Auguste, puis nous traversâmes les Marais Pontins.

Ici mes frayeurs recommencèrent: "les vastes forêts de chênes de Cisterna, voisines des Marais Pontins, ont été longtemps, dit un voyageur célèbre, un repaire de brigands. Pour la sûreté de la route on a coupé les arbres des deux côtés. Les Marais Pontins étaient déjà mal famés dans l'antiquité. Juvénal parle des terreurs qu'il éprouvait, de tomber, dans Rome même, sous le poignard des brigands qui, délogés des Marais Pontins, s'étaient réfugiés dans la ville.

Ces marais sont des terres basses, d'un peu près 20 lieues en superficie, et qui s'étendent d'une branche des Apennins aux dunes de sables de la mer. Ces dunes se trouvent trop élevées pour donner aucune issue aux eaux qui descendent des montagnes et qui, en devenant stagnantes, produisent, sous un soleil tropical, la *malaria* qui, pendant la moitié de l'année, rend mal-saine toute cette partie de la campagne de Rome.

Ces marais quoique d'une grande fertilité, deviennent, en conséquence, des déserts généralement abandonnés aux troupeaux de buffles.

Enfin nous arrivâmes à Terracina, dernier poste des Etats de l'Eglise, où l'on m'éveilla pour faire une

autre visite à mon pauvre passe-port. Terracina est bâtie au pied d'une montagne taillée à pic et aboutissant à la mer, en sorte qu'il reste à peine assez de place pour la route. Il pouvait être 5 heures du matin. Une faible clarté à l'horizon nous annonçait que l'aurore allait poindre. Je descendis de voiture pour aller de plus près, sur le rivage même, entendre gémir le flot de cette mer Tyrrhénienne, si célèbre dans l'antiquité. La brise me rafraîchit et me réveilla entièrement. J'aurais voulu demander à la vague ce qu'elle m'apportait, et volontiers j'aurais prêté l'oreille à ce qu'elle eût pu m'apprendre de son glorieux passé, mais je n'en avais pas le temps. Le courrier attendait déjà pour moi, et je ne pus que songer tristement à la mobilité et à la fragilité de l'homme, tandis que la vague toujours mobile ne périssait pas, mais venait toujours couvrir de son écume blanche la noire coquille du rivage. Dans le voisinage de Terracina se trouve le Mont Circe, où l'on conserve encore le souvenir de la fameuse magicienne qui lui donna son nom et qui enchaîna les compagnons d'Ulysse.

A deux pas se trouve la frontière du territoire pontifical, et en passant par la *portella* d'un vieux château bâti sur la ligne des deux territoires, nous nous trouvâmes dans le royaume de Naples. Cette espèce de château fort sert aussi de maison de douane où il fallut me résigner encore à faire l'exhibition de mon passe-port, à ouvrir ma malle et à vider mes poches. Je m'exécutai d'assez bonne grâce encore cette fois, pensant que j'en serais quitte pour jusqu'à la capitale du Royaume. Mais à peine étions-nous arrivés à la petite ville de Fondi, qui est le premier poste Napolitain, qu'il fallut encore recommencer la même comédie. Oh! quelle plaie, Mesdames et Messieurs, que les passe-ports! Je jetai plutôt que je ne donnai une pièce de cinq *Paoli* et je me trouvai tout-à-coup délivré, comme par enchantement, des obsessions et des tourments de toutes sortes que l'on me faisait souffrir. Mon passe-port fut visé dans une collade et on n'ouvrit pas ma malle, que l'on avait déjà portée dans le bureau pour en faire l'inspection.

Fondi est bien de toutes les villes que j'ai rencontrées celle dont l'aspect est plus misérable.

Nous étions au Dimanche matin, il pouvait être 8 heures. Le peuple se rendait à la messe et était dans ses habits de toilette, mais quelle toilette, bon Dieu! Un grand manteau du temps de Caton, roussâtre comme la fourrure d'une bête fauve, troné et usé, mais relevé, allons donc! à l'antique, sur une épaule; un chapeau de feutre, au cône allongé et orné de plumes de paon; une culotte courte, laissant voir un bas de laine mal tiré, qui semblait avoir été blanc; un pied qui, lorsqu'il n'est pas nu, n'est chaussé que d'une simple sandale, consistant en un large morceau carré de peau de chevreuil, ou de buffle artistement relevé, aux quatre coins par quatre courroies qui viennent s'attacher au-dessus de la cheville; tel est, pour la grande généralité, le costume des hommes. Celui des femmes est encore plus pittoresque. Celles-ci sont habillées, à peu de différence près, comme nos sauvages. Elles ont, en guise de robes, deux ou trois doubles de drap ou autre étoffe, qui leur fait une fois le tour du corps, de la ceinture aux genoux et vient se fermer en avant; le tout se trouve recouvert d'un grand tablier de peau, et quelque fois de drap, pour les personnes plus aisées. Le pied est couvert d'une sorte de guêtre ressemblant assez à celle de nos *Troquoises*. Leur chaussure est la même que celle des hommes. Le haut du corps est

recouvert d'un petit châle ou mantelet d'indienne. Leur tête est nue et vous laisse voir une chevelure admirable de désordre et que l'air et le soleil ont rendue farve et rude comme de la laine.

La physionomie des habitants de Fondi correspond parfaitement avec leur costume. Quelles figures pâles, hâves et fiévreuses ! sur 500 personnes peut-être, que j'ai vues, je n'ai pas remarqué une seule joue rose ou réjouie. Plus que cela, quel air dégradé, et presque féroce ! on dirait d'hommes cherchant une proie ou dont la physionomie semble regretter ce qu'ils ont perdu de la réputation et de la célébrité de leurs ancêtres.

Mon courrier avait bien raison de me dire, dans son langage expressif : *Il paëso è ammirabile, ma il popolo è miserabile. Le pays est admirable, mais le peuple est dégradé, misérable.* La Nature en effet est trop belle, trop riche, elle a été trop prodigue ; elle les a rendus paresseux, ingrats, et même brigands. Car je ne dois pas oublier de dire, en passant, que c'était ici le refuge et le lieu fort de ce fameux bandit surnommé *Frù Diavolo*, le *Mandrin* de l'Italie : il semble avoir laissé beaucoup de successeurs.

Fondi, dit un historien, a, pendant plusieurs siècles, servi de repaire aux brigands qui infestaient naguère encore le pays. Le Touriste M. Blewit prétend que la mine sinistre des habitants, confirme la mauvaise réputation de cette localité, habitée en bonne partie par des voleurs de frontière.

La seule chose qui rachète Fondi du dédain qu'on lui jette de toutes parts, est le souvenir de St. Thomas d'Aquin, dont on montre encore, dans un couvent de Dominicains, la cellule dans laquelle ce grand homme étudiait.

Nous partîmes enfin vers 9 heures, après avoir changé mon courrier Romain pour un Napolitain.

De Fondi à Gaëte on suit une vallée entre deux chaînes de montagnes nues et qui semblent arides, mais la plaine est luxuriante de verdure, et elle serait abondante en fruits, si elle était cultivée, car le sol en est très bon. La fertilité de la campagne nous fait reconnaître la *Campania Felix*, tant chantée par les poètes. Rien ne ressemble dans nos climats, dit un écrivain célèbre, au parfum méridional des citronniers en pleine terre ; il produit sur l'imagination presque le même effet qu'une musique mélodieuse ; il donne une disposition poétique, excite le talent et l'enivre de la Nature. Les *aloës*, les *cactus* à larges feuilles, que vous rencontrez à chaque pas, ont une physionomie particulière qui rappelle ce que l'on sait des redoutables productions de l'Afrique. Ces plantes causent une sorte d'effroi : elles ont l'air d'appartenir à une Nature violente et dominatrice. Tout l'aspect du pays est étranger : on se sent dans un autre monde, dans un monde qu'on n'a connu que par les descriptions des poètes de l'antiquité qui ont tout à la fois dans leurs peintures, tant d'imagination et tant d'exactitude. On voit là les plus belles plantes et arbustes qui produisent, sans effort, à côté d'herbes méchantes, et dans des espèces de jachères. On jugera de la fertilité du sol et de la douceur du climat par les arbres que j'y ai vus en passant ; les oliviers, au feuillage argenté ; les figuiers, à la feuille large et épaisse ; les palmiers, à la tête en forme de parasol ; les mûriers, avec leur précieux feuillage qui bientôt sera métamorphosé en soie ; les pêchers au fruit soyeux et velouté ; les citronniers à l'odeur aromatique, les noisetiers aux fruits grappés en aigrette ; les amandiers à la fleur parfumée ; enfin la vigne suspendue en verts festons de l'un à l'autre de ces arbres, et qui

achève de parer avec eux cette terre, la plus fertile peut-être de toute l'Europe.

J'ai vu là des orangers presque aussi gros que nos chênes ordinaires, quoique moins élevés. Les *aloës* servent de haies vives, ils y poussent prodigieusement ; j'en ai vu dont la tige était aussi grosse que mon bras et la feuille large comme les deux mains. Le *cactus* y croît en plein air et j'en remarquai un entr'autres dont la tige principale, ornée d'une fleur énorme, était certainement haute de 10 à 12 pieds.

Eh bien ! au milieu de cette nature qui s'offre d'elle-même à produire, on ne voit que quelques champs cultivés : à peine découvre-t-on çà et là quelques maisons éparses, ou quelques huttes en terre glaise et en chaume dont nos plus pauvres habitants auraient honte. Ces huttes ont la forme conique d'une meule de foin. Non, on ne saurait rien voir qui afflige et désolât autant.

Cependant, ce spectacle déjà si triste le devint encore plus, par une pluie qui vint ici nous assaillir. Nous rencontrâmes de temps à autre quelques cavalcades de paysans tous montés sur des mulets. Comme tous les paysans Romains ou Napolitains, ils étaient invariablement couverts du grand manteau historique et de la enlote courte. Mais, chose qui me semble digne de remarque, même les jours de fête, ces gens-là conservent toujours leur mine suspecte et rébarbative. Oh ! m'écriai-je, j'aime cent fois mieux endurer les froids et les frimats de mon pays, que de vivre sous un plus beau ciel, en pareille compagnie.

Mais nous voici à *Mole di Gaëta*, et je vois en passant la Gaëte fortifiée, qui fut la retraite et le refuge de l'immortel Pie IX, lors de la Révolution de Rome, quand ce chef vénéré de tout le monde chrétien se vit obligé de fuir devant des hordes d'assassins et d'anarchistes qui, sous le prétendu nom de liberté, ne voulaient que le sang et le pillage. Oh ! combien ce mot sacré de *Liberté* a pallié d'infamies et d'impicités ! Ah ! qu'il est dangereux de les faire entendre à un peuple ; ces paroles brûlantes, de démocratie et d'indépendance : mots magiques, qu'il n'est donné qu'à peu d'hommes de prononcer avec intelligence ; qui remuent les masses, mais comme l'ouragan, qui soulève les vagues profondes de la mer, en y creusant des abîmes ; qui embrâsent les peuples, mais pour n'en faire bientôt plus qu'un volcan qui ensevelira sous les flôts aveugles de sa lave de feu, les villes, les nations et les Royaumes.

Oui ! malheur à ceux qui ont articulé ces mots lorsqu'ils n'en avaient pas la mission ; et malheur aussi au peuple qui les a entendus et écoutés. Quant à ceux qui par imprudence, par calcul ou par ambition, se sont rendus coupables de ce crime de haute-trahison contre leur pays, ils auront un terrible compte à rendre à la Justice éternelle.

Pie IX revint de son exil, grandi aux yeux de l'Europe et doublement vénéré par tous les fidèles du monde entier.

La situation de Gaëte est admirable sur les bords de la mer Tyrrhénienne. Elle est bâtie sur un cap, et sert, de ce côté, de boulevard aux Etats de Naples. La *Gaëta-Nuova* où nous nous arrêtâmes, n'a de remarquable que sa situation.

Nous quittâmes Gaëte, non sans avoir encore une fois tiré mon pauvre passe-port, qui semblait être aussi ennuyé que moi de ce manège. De là on traverse une vallée nue, arrosée par le Carigliano, qui sépare le Latium de la Campanie. C'est dans cette plaine que Marius s'enfuit pour échapper à la ven-

geancé de Sylla. Ailleurs, un peu au-dessus du point où l'on traverse le Carigliano, se trouvait ce pont rendu célèbre vers la fin du 15<sup>e</sup> siècle par la défense héroïque qu'en fit seul contre un grand nombre d'Espagnols, le chevalier Bayard, "lequel," dit la chronique du temps, "n'avait pas deux coudées de haut, mais "de plus hardye mâture n'eust-on sceu trouver. Le "bon chevalier qui désirait toujours estre près des "coups, s'était logé joignant du pont; et là, fut si durement assailli, que sans trop grande chevalerie, "n'eust sceu résister; et à coups d'épée se despendit si "très-bien que les Espagnols ne sçavaient que dire, "et ne caydaient point que ce fust ung homme."

Nous marchâmes pendant quelques heures, à travers une campagne où la beauté du paysage et les souvenirs classiques, dont ces lieux sont pleins, se disputent si souvent l'attention des voyageurs. "Presqu'à "chaque pas, en Italie, dit quelque part Madame de "Staël, la poésie et l'histoire viennent se retracer à "l'esprit; et les sites charmants qui les rappellent, "adoucissent tout ce qu'il y a de mélancolique dans "le passé, et semblent lui conserver une jeunesse "éternelle."

Nous arrivâmes à *Capua-Nuova*, située à peu de distance de cette autre Capoue où Annibal fit étape, et où il perdit tous les fruits de sa fameuse victoire de Cannes. Autre temps, autres lieux, sans doute, car la Capoue d'aujourd'hui ne m'aurait certainement pas attiré par ses délices. Sans doute Annibal n'est pas venu ici en Novembre.

Capoue est une place forte entourée de fossés, où l'on entre et d'où l'on sort par un pont-levis, mais toujours, (*cérémonie invariable*) *le passe-port à la main*.

Ici commence un chemin de fer qui se rend à Naples, mais j'eus la bonne fortune d'achever la route avec la *petite vitesse*. Mes deux courriers étaient de bons compagnons, toujours prêts à me donner des renseignements sur le pays. Je me trouvai bien d'eux et je fus heureux de rester dans leurs bonnes grâces tout en les entretenant de cigares et en leur donnant de temps à autre la *buona mano*, (*la bonne-main; étrennes*.) en sorte qu'ils étaient très coulants et parlaient le meilleur français qu'ils pouvaient. L'homme est curieux, c'est le seul être que l'on puisse apprivoiser avec de l'argent.

La route de Capoue à Naples est superbe; on la trouve plantée en beaucoup d'endroits, de grands arbres qui sont toujours et partout, un si bel ornement. La campagne surtout est admirable, elle est ici dans un riche état de culture, ce qui, joint avec sa fertilité, lui a fait donner le nom de *Terra di Lavore, Terre de Labour*. La route ici était devenue très gaie, elle était animée par un grand nombre de promeneurs, en grand équipage. La proximité de villes importantes donnait au pays ce mouvement et cette vie qui sont l'âme des voyages, et qui nous avaient manqué jusqu'ici.

Enfin nous arrivâmes à Naples, la belle Naples, Naples poésive et la voluptueuse, Naples au ciel bleu, au flot d'azur, aux souvenirs poétiques et enthousiastes, et qui a fait dire: *Voir Naples, et puis mourir*. C'était à quelques minutes près, la même heure et par le même clair de lune que nous étions la veille, partis de Rome.

Je me rendis de suite à l'hôtel, tout brisé, tout meurtri de vingt quatre heures de cahottage. Cet hôtel fait face au golfe. Là, malgré la fatigue excessive que j'éprouvais dans tous mes membres, je ne pus me défendre de contempler, d'admirer, pendant longtemps, longtemps, ce que j'avais devant moi. La lune qui venait se refléter dans le golfe à l'onde de crystal,

et littéralement dorer de ses rayons la vague presque silencieuse; en face les ombres, imparfaites comme des fantômes, des Iles de Capri et d'Ischia; d'un côté les deux mamelons fumants de ce Vésuve que je contemple; enfin de l'autre le Mont Pausilippe et le rivage de la Margellina avec les petites maisons de pêcheurs; et en arrière, Naples elle-même, Naples mollement couchée sur une colline à la pente gracieuse, et venant se baigner les pieds dans la mer; enfin, comme pour couronner tout cela, le château St. Elme avec ses souvenirs et son prestige du passé; tel était le beau spectacle qui s'offrait à ma vue.

Je passai quelques heures à m'extasier ainsi de ce que je voyais, à humer la fraîche et pure brise qui venait de flatter le flot d'azur. C'est dans de tels moments que, suivant l'expression d'un poète enthousiaste, on aime à oublier en quelque sorte, tout ce que l'on sait des hommes.

Je me retirai enfin, tout ébloui, et agité de mille pensées diverses, regrettant seulement que ma femme, que j'avais laissée à Rome, ne fut pas avec moi pour partager mon admiration et ajouter le prestige de son imagination de femme, à ce ciel bleu de Naples.

Je consacrai d'abord quelques jours à visiter la Parthénope des anciens. Je fus vraiment charmé de sa riante physionomie. C'est la ville qui, sous le côté gai, approche le plus de Paris: Elle a ses boutiques en plein vent, ses théâtres, ses conteurs d'histoire, ses joueurs de gobelet, ses fournaux où l'on fait la cuisine et où l'on vous offre à vous laver, à boire, à manger, le tout pour 3 sols; elle a surtout ses Lazzaroni, nature exceptionnelle, type à part et unique dans le monde. Les habitants sont gais et joyeux, mais gesticulateurs jusqu'à la bouffonnerie, et criards à fendre la tête. L'air sérieux du Romain a disparu sous la figure riieuse et insouciant du Napolitain. Le *Napolitain*, dit un observateur célèbre, est une sorte de *Grec dégénéré*, présentant dans ses allures, un singulier contraste avec le *Romain* son voisin; lequel a conservé une tenue grave, un air de dignité, comme s'il avait toujours présente à l'esprit la grandeur passée de sa ville et de ses ancêtres.

La rue de Tolède avec ses larges dalles de lave est certainement très-belle et très-riche. Mais je n'ai pas entrepris de décrire les monuments de Naples: aussi bien on ne peut se sentir dans cette ville sans songer au Vésuve.

Donc dès le 22 Novembre, quatre jours après mon arrivée, le temps étant encore magnifique, la brise pourtant déjà moins suave et moins douce, à peu près comme ici, en Septembre, je résolus de faire mon ascension au Vésuve.

On peut se rendre par mer, en deux heures environ, de Naples à Portici, village situé au pied même du volcan. Je résolus de faire ainsi *par eau* ce trajet, pour y trouver l'occasion de mieux observer l'aspect total du beau Golfe de Naples. En effet, je ne fus pas plutôt en mer que je vis dérouler devant moi ce panorama unique dans le monde, et variant à chaque instant. D'un côté le Vésuve au cône toujours fumant, et dont l'objet grossissait à vue d'œil; ici le petit Golfe de Sorrente; d'autre part l'île de Capri, aux formes fantastiques; là le Golfe de Pouzzoles, qui ne le cède en rien à celui de Naples; en face, le cap Misène, d'une célébrité classique; plus loin, la fameuse Ischia; enfin Naples elle-même; Naples dont à cette distance on peut mieux observer et apprécier l'incomparable site; étant, comme je l'ai dit, bâtie sur une pente douce, et selon l'expression pleine de justesse d'une femme célèbre, "assise en amphithéâtre, comme

pour assister plus commodément, au spectacle des fêtes de la Nature."

J'étais tout entier à mon admiration. Hélas ! pourtant, en m'embarquant, je venais de commettre une imprudence ; j'avais compté sur un plaisir sans mélange ; mais j'avais compté sans mon hôte, je veux dire sans la mer. Ah ! l'inflexible qu'elle est ! elle ne peut me laisser aucun repos. Un vent assez fort s'élevait ; la vague s'enflait et la barque dansait sur le flot : insensiblement une *révolution intérieure, guerre véritablement intestinale* s'opérait en moi ; tout-à-coup un vilain mal de cœur vint m'arracher à la douce contemplation, pour me rappeler aux tristes réalités de la vie sur mer, tout-à-fait intolérable, pour un homme qui n'est pas né marin.

Il fallut me soumettre pour avoir la paix ; je n'eus en effet de repos que lorsque je me cachai la tête dans les deux mains pour ne pas voir le flot irrité qui semblait poursuivre la barque. La mer trouvait, sans doute, quelque chose de profane dans ma vue : je crois qu'elle voulait me rejeter sur le rivage.

Le vieux marin qui me conduisait, était tout surpris de mon air piteux sur l'eau, il m'avait tant vanté les beaux points de vue, qu'il ne savait plus comment me compenser cette perte. Enfin nous abordâmes ; mais la vague avait tellement grossi que la barque ne put mettre à terre. Le vieux marin sauta dans l'eau, me prit sur ses larges épaules, me donna un coup-d'œil de compassion et une parole de remerciement, pour la bonne main que je lui avais donnée ; puis, comme sa tâche était finie, n'étant pas payé pour me soigner, il me laissa là, seul sur le rivage, faible, tremblottant et ne sachant où aller, ni à qui parler.

Je me souvins alors fort à propos que si le mal de mer est un des plus pénibles, il est aussi un des plus vite guéris, dès qu'on a mis pied à terre. Je m'assis donc sur une pierre au milieu de la plage nue, attendant, du repos, le retour de mes forces et la *paix intérieure* que j'avais totalement perdue. Bientôt je retombai dans la *contemplation*. De fait, le spectacle qui m'entourait, au milieu de ma défaillance était bien un des plus riches du monde.

Sur les ruines d'Herculanum, enseveli sous la lave, il y a dix-huit siècles, s'élève aujourd'hui le village de Portici dans une situation délicieuse. D'un côté, il est dominé par la crête du Volcan, tandis que de de l'autre, il promène sa vue sur la mer. Mais quelle étrange position ! et en est-il une autre semblable dans le monde ? Herculanum, le Vésuve et la mer, dit Dupaty, menacent tous les trois d'engloutir Portici : le Vésuve dans ses laves, la mer dans ses flots, Herculanum dans ses cendres.

Après quelques instants de la plus douce rêverie, pensant avoir retrouvé assez de force je me levai pour continuer ma route. J'avais aperçu fort à propos à quelque distance des pêcheurs qui raccommodaient leurs filets. Je voulus me diriger vers eux pour demander mon chemin. Mais c'était peine inutile, car je n'eus pas fait quelque pas, que je sentis, par un redoublement de faiblesse, que je ne pourrais jamais ce jour-là, monter le Vésuve. Il fallait donc malgré moi renoncer à mes beaux projets de la journée : je m'y résignai avec assez de philosophie ; d'autant plus que dans ma station même sur le rivage, je n'avais pas laissé de trouver à m'amuser singulièrement dans une multitude d'objets curieux spécialement dans les mille et un petits coquillages, aux formes variées, dont la rive de Portici abonde et que je ramassai en souvenir de ma mésaventure.

Tandis que je songeais à faire retraite, un pêcheur vint

à moi, son langage pittoresque, ses gesticulations et son empressement à aller au devant de toutes les informations que je pouvais désirer me firent oublier ma fatigue ; il me conduisit, toujours sur le rivage, jusqu'à l'entrée du faubourg de Naples, dont Portici même peut être considéré comme faisant partie. Ainsi se passa non sans fruit cette journée.

Le lendemain, instruit par l'expérience, je pris mieux mes mesures. J'allai d'énervier à Portici, où l'on pensa me regaler en me servant du maccaroni et des écrevisses de mer ; j'aurais préféré le *beef steak*, mais c'était le vendredi, il n'y avait pas à y songer. Après donc cette mince curée pour un Napolitain de passage je me dirigeai immédiatement du côté de Résina, autre petit village où l'on engage des guides et où l'on loue des montures. J'ensourchai un petit âne, genre de monture tout-à-fait commun dans le pays, et je partis allègrement pour aller voir une des plus grandes curiosités de l'univers.

C'est seulement après avoir laissé derrière soi Résina, avec ses beaux vergers et ses jardins encore couverts de fleurs, que l'on commence à gravir sur un chemin de lave aussi dur que le métal, la pente douce du Vésuve. Le petit animal à l'œil vif et brillant, qui me portait, avait le pied si ferme et si sûr qu'il grimpa comme un *chacal*, et sans jamais broncher, sur le flanc durci de cette montagne de fer : car sur cette masse de soufre et de bitume fondus ensemble, les siècles ont passé sans que l'air, le temps, ni les hommes aient pu y imprimer une trace à peine visible. On ne découvre que çà et là quelques petits carrés de terre dans le creux des sillons de cette masse métallique, que les siècles ont solidifiée.

Une impression indicible s'empare de vous lorsqu'à mesure que vous avancez, vous vous trouvez au milieu de cette Nature sans vie et sans force, qui ne produit plus rien et s'en va mourante. Il y a une limite au delà de laquelle les fleurs et les plantes ne croissent plus ; où les reptiles et les insectes ne trouvent plus de quoi se nourrir ; où les oiseaux même ne peuvent plus voler, se trouvant asphyxiés par l'air embrasé et bitumeux qui les environne.

J'ai cueilli de ma propre main la dernière plante que je pus découvrir sur ces confins des deux pays de la vie et de la mort. C'est une herbe sauvage que j'ai placée avec soin et honneur dans l'album de fleurs que ma femme a composé, de tous ces petits souvenirs poétiques qu'elle s'est plu à recueillir dans tous les endroits où nous nous arrêtons.

C'est à peu de distance de là que commence l'ascension proprement dite du Vésuve ; que l'on ne peut faire qu'à pied, et qui est très-difficile et très-fatigante. On monte presque à pic sur un sol inégal et raboteux, composé de pierres de lave presque toutes de la même forme et de la même grosseur. Tantôt vous enfoncez dans la cendre jusqu'au genou, tantôt votre pied glisse sur un de ces cailloux ronds, d'espèce nouvelle ; et si, dans l'un ou l'autre cas, le jarret n'est pas assez ferme, ou si vous perdez l'équilibre, vous courez risque de retomber jusqu'en bas, en roulant sur ces terribles aspérités. Il y a vraiment de la gloire dans l'ascension du Vésuve, et quand vous êtes arrivé à la crête du *monstre*, il vous semble que vous avez accompli un grand exploit. Je mis cinquante minutes à gravir la montagne, comme on appelle cette partie du Vésuve ; tandis que je ne mis que huit minutes à la descendre. La route est différente pour les deux : pour monter on choisit les scories de lave durcie, où le pied trouve un meilleur soutien, tandis que l'on descend par une

large coulée de cendre bitumineuse, qui glisse avec vous, dans votre course précipitée.

J'étais arrivé au pied du Vésuve, presque en même temps qu'une joyeuse cavalcade composée de deux Dames et de deux Messieurs Français, avec force guides et porteurs. Il y a des porteurs à bras si experts que, non seulement ils peuvent gravir, avec facilité, la pente escarpée et raboteuse du Vésuve, avec ses 50 degrés d'inclinaison ; mais encore ils portent avec sécurité sur des *chaises-à-porteurs* toutes les personnes que la crainte ou la faiblesse empêcheraient de monter. Les deux Dames portées ainsi, dans ces chars à bras, par quatre gaillards accoutumés à ce rude exercice, me devancèrent de beaucoup sur le sommet ; mais je fus indigné quand je vis deux hommes, jeunes encore, et paraissant jouir de toute leur vigueur se faire porter comme des enfants. Où est donc la gloire de monter sur le Vésuve, disais-je à mon guide, si on n'y arrive à la sueur de son front ?

Vous ne sauriez croire quelle sensation de grandeur, d'admiration, d'épouvante vous éprouvez quand vous vous trouvez enfin sur les bords de ce gouffre béant qui vomit la lave, le feu et la mort. Le phénomène du Vésuve, dit un auteur illustre, cause un véritable battement de cœur. On est si familiarisé d'ordinaire, avec les objets extérieurs, qu'on remarque à peine leur existence, et l'on ne reçoit guère d'émotion nouvelle en ce genre, au milieu de nos prosaïques contrées. Mais tout-à-coup l'étonnement que devrait nous causer à chaque instant, le spectacle de l'univers, se renouvelle à l'aspect d'une merveille inconnue de la création : tout votre être est agité par cette puissance de la Nature, dont les combinaisons sociales nous avaient distraits longtemps ; nous sentons que les plus grands mystères de ce monde ne consistent pas tous dans l'homme ; et qu'une force indépendante de lui, le menace ou le protège, selon des lois qu'il ne peut pénétrer.

J'arrivai sur le bord du gouffre béant, tout couvert de sueur et haletant des fatigues de l'ascension. Il n'y avait pas un muscle dans tout mon corps, pas une fibre dans toute ma personne qui ne tremblât, quand mon pied vint à fouler ce sol, qu'un génie mal-faisant semble avoir vomi des entrailles de la terre ; quand mon regard embrassa le spectacle grandiose et terrible qui se présentait à ma vue : Spectacle vraiment digne d'attirer les milliers d'étrangers qui, chaque année, y arrivent en foule ! Imaginez en effet que vous êtes parvenus à 3500, ou 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Vous dominez tout le pays environnant. Vous voyez d'un côté les débris nus et encore debout de Pompéi ; de l'autre, sous le village même de Portici, comme je l'ai déjà dit, l'emplacement où fut *Herculanum* ; ces deux villes, *Pompéi* et *Herculanum*, ensevelies toutes les deux dans la même éruption, sous la lave traîtresse du volcan, en l'année 79 de notre ère. Tout à l'entour de vous se trouvent plusieurs petits cônes, autrefois autant de cratères de moindres volcans, en activité, et qui semblent autour du grand cratère, comme les petites coupoles d'une mosquée Turque. Vous remarquez entr'autres celui qu'on appelle le *Volcan de Gauthry*, du nom d'un Français qui s'y précipita volontairement, et dont le cadavre fut revomi deux jours après.

Vous y voyez, vous y flairez, vous y touchez les épaisses bouffées de cette fumée suffocante de soufre et de salpêtre, terrible précurseur de ces désastres affreux qui, si souvent ont ravagé cette terre toute volcanique. Vous marchez sur les bords de ce vaste et

épouvantable *Entonnoir*, gueule béante du monstre, dont aucun être humain n'a jamais pu sonder les entrailles, qui n'enfantent que la mort. Les bords de cet entonnoir en un certain point de son pourtour, viennent en se rétrécissant, jusqu'à n'avoir plus que deux pieds ; et même un pied et demi de large. D'un côté se trouve le gouffre ; de l'autre, la pente escarpée du cône qui forme un véritable précipice. Cet endroit qu'il est nécessaire de passer pour faire le tour de l'entonnoir, est considéré comme très-dangereux. Pour moi ce passage, et toute cette ascension faillirent me coûter la vie.

Mesdames et Messieurs, il est une impression que peut-être plusieurs de vous ont éprouvée et qu'on éprouve toujours plus ou moins quand on veut voyager avec avantage, en voyant, en observant, en étudiant : c'est le désir de tout voir, de tout observer, de tout approfondir ; c'est parfois comme un besoin, une passion ; surtout quand on voyage dans les pays que la poésie et l'histoire ont à l'envi rendus célèbres. Bien souvent il arrive que vous vous détourniez de votre route pour aller contempler un tronçon de colonne qui a appartenu à un palais des Césars ; souvent vous faites des lieues entières pour aller admirer un tableau, chef-d'œuvre de quelque ancien Maître. Ce désir, ce besoin faillit ici m'être fatal. Je voulais faire le tour de l'entonnoir pour voir de l'autre côté, l'emplacement de Stabiee, autre ville ensevelie en même temps que Pompéi et Herculanum lors de l'éruption de 79. Je voulais y déviner l'endroit où Pline le naturaliste s'éteint fait cœcher près du rivage de la mer, sur un drap étendu qui devait lui servir de linceul. Car, dit Pline le jeune, "*lorsque la lumière reparut, trois jours après le dernier soleil qui avait lui pour mon oncle, on retrouva son corps entier, sans blessure ; son attitude était celle du sommeil plutôt que celle de la mort.*"

Voulant donc, à mon tour, avoir vue de ce côté, je m'avançai sans faire attention au peu de largeur de la crête qu'il me fallait franchir, ni à l'extrême danger que je courais. Mais rendu au milieu du terrible passage, une raffale de vent du Nord-Est envoya en plein sur moi une forte bouffée de cette épaisse fumée blanche qui s'échappe continuellement de la terrible gueule du cratère : j'en fut totalement enveloppé, et pour quelques secondes, je dus disparaître de tout ce qui avait vue et vie sur la terre. Cette fumée était tellement épaisse et imprégnée de soufre et de salpêtre qu'elle me soffoqua tout-à-fait. Heureusement, j'eus encore la force et l'instinct de tourner sur moi-même et, presque sans le savoir, je tombai dans les bras du guide qui m'avait suivi. Le nuage s'étant bientôt dissipé, l'air pur me raviva aussitôt, et j'en fus quitte pour une leçon qui avait failli me coûter la vie. Dans mon enthousiasme, j'étais parti trop vite, et je n'avais pas entendu mon guide me crier de me couvrir la bouche et le nez avec mon mouchoir, précisément pour parer au cas de ces raffales qui sont assez fréquentes ; il avait lui-même pris cette précaution, c'est ce qui explique comment il ne fut pas également soffoqué.

Cette terrible leçon ne me corrigea pourtant pas. J'avoue que souvent dans mes voyages j'ai été d'une témérité et d'une imprudence impardonnable : mais dans l'occasion on est souvent esclave de sa curiosité. A peine étais-je revenu de ma frayeur, que j'oubliai ce qui venait de m'arriver. Ayant encore à la main un grand bâton dont il avait fallu m'armer pour m'aider dans mon ascension, je m'étais avisé de l'enfoncer dans la cendre sulfureuse qui recouvre la paroi intérieure du cratère, et je l'en avais retiré au bout



d'environ dix secondes, tout fumant et prêt à s'enflammer. Alors je pensai combien il serait curieux et glorieux même de remporter avec moi au Canada quelques-unes de ces pierres de soufre et de lave que j'aurais enlevées moi-même dans l'intérieur du cratère. Sur le champ et sans prendre le temps de la réflexion, je brisai en plusieurs pièces le bâton que je tenais à la main, pour en faire une sorte de pincette; car les pierres étaient trop chaudes pour les prendre à la main; puis je descendis cinq ou six pieds dans le gouffre béant, et avec mon instrument improvisé, je saisis ce que j'appelais et ce que j'appelle encore quelques reliques du *monstre*, puis je remontai tout fier et tout joyeux au grand ébahissement de quelques personnes qui se trouvaient là. La semelle de mes souliers était toute brûlée. J'étais trop excité, trop plein d'enthousiasme, dans le temps, pour penser au danger auquel je venais, une seconde fois de m'exposer. Mais le lendemain quand je me rappelai ma journée, je frissonnai, je fus épouvanté. Si la cendre glissante m'avait entraîné au centre du cratère, foyer principal du volcan, que serais-je devenu? La pensée seule m'en glace encore le sang dans les veines.

J'ai cru que vous aimeriez à voir ces pierres mêmes que j'ai ramassées, littéralement, au péril de ma vie, (ici, M. le Lecteur montra à l'assemblée quelques-unes de ces pierres. Puis il lut gravement la réflexion suivante écrite par lui sur le Vésuve même.)

« Chose singulière, étrange coïncidence pour moi, « je me trouve sur le Vésuve le 23 Novembre, le même « jour et peut-être à la même heure que, près de 18 « siècles auparavant, commença la fameuse éruption « de 79.»

J'avais fait en sorte, en montant sur le Vésuve, de m'y trouver au moment du soleil couchant. C'était une heureuse idée dont je fus amplement récompensé par le coup-d'œil ravissant qui se fit alors dans le firmament en présence de la plus riche magnificence de la Nature. C'était le plus beau spectacle que j'eusse vu et, je pense, que je verrai jamais de ma vie. Il me semble voir véritablement l'idéal du beau, et involontairement me vint alors à l'esprit le chant de Corinne sur les beautés et les souvenirs de Naples, morceau que l'on peut à juste titre appeler le chant du cygne.

Cependant le ciel se teignait des lueurs dorées du crépuscule et je ne pouvais m'éloigner du spectacle grandiose qui captivait mes sens, il fallut pourtant le quitter, et ce fut pour descendre en une dizaine de minutes, comme je l'ai dit, la même élévation, le même chemin qu'il n'avait pas été possible de monter en moins de cinquante.

On glisse, plutôt qu'on ne descend, dans une large coulée de cendre si légère, qu'un seul pas vous porte mollement à plus de douze et même de vingt pieds plus bas, sans arrêter. Vous arrivez au bas sans vous en apercevoir, tant la descente a été rapide et même amusante.

Je vis en passant l'observatoire météorologique bâti à quelques centaines de pas du Vésuve. Je m'arrêtai à l'hermitage de San-Salvador, pour m'y reposer et goûter au vin fameux, produit sur le flanc même de la montagne, et connu dans tout l'univers sous le nom de *Lacryma Christi*.

La petite chapelle de l'hermitage paraît petite, pauvre, noire et nue, mais je la trouvai grande et belle par cette pauvreté et cette nudité mêmes. Quel dévouement que celui de cet homme qui, vient ici, à deux pas de la mort, exposer continuellement sa vie pour ceux qui pourraient se trouver surpris par quel-

qu'accident. Autrefois le Roi de Naples entretenait à l'hermitage un piquet de carabiniers pour accompagner les voyageurs jusqu'au Vésuve, car on pouvait facilement être assassiné, sans ombre de secours, dans cette solitude inhabitée. J'en vis pourtant là aucune apparence de garnison, je ne sais si on l'a retirée. Presqu'en face de l'hermitage se trouvent quelques arbres, dernier adieu de la végétation, et qui forment un contraste frappant avec la stérilité qui les environne.

En sortant de l'hermitage, j'aperçus la lune qui se levait derrière le Vésuve, venait à son tour éclairer de sa lumière argentine, une moitié de la scène que je venais de contempler, laissant l'autre dans l'ombre. Encore tout plein des délices de cette belle soirée, nous achevâmes la descente par une route superbe nouvellement établie par le Roi régnant.

Arrivé à mon point de départ, à Résina, vers dix heures du soir, je retournai à Naples dans une de ces voitures si particulières au pays et que l'on nomme le *corricolo*. Elle est assez singulière et originale pour qu'il faille ici en donner une courte description qui clorra, si vous le permettez, cette esquisse sans doute trop longue.

« Le *corricolo*, dit l'Abbé Gaume, est la voiture Napolitaine par excellence. Habitants de la ville et de la campagne, Lazzaroni et Bourgeois, Militaires et Artisans, hommes et femmes, semblent y monter avec un égal bonheur. J'ajouterai de mon chef que pour la forme, il ressemble beaucoup à nos anciennes calèches, encore assez communes à la campagne; mais ce qui ne ressemble à rien, ajoute le même auteur, c'est la manière dont s'y placent les voyageurs au nombre de dix, douze et même de quatorze. Ils sont partout, dedans, devant, derrière, dessus et dessous; debout, assis, couchés, accroupis; riant, chantant, jasant et surtout gesticulant avec ce talent mimique si vil et si varié qui permet aux Napolitains d'entretenir la conversation sans prononcer une seule parole et sans être compris des étrangers. « Quand le *corricolo*, orné de cette société au costume pittoresque, passe rapidement devant vous, on ne sait si on voit des ombres chinoises ou une voiture de « masques.»

#### ESSAI SUR LA TOLERANCE.

LECTURE PUBLIQUE, FAITE AU CABINET PAROISSIAL PAR  
MESSIRE GIBAND, LE 18 MARS 1858.

Nous vivons dans un siècle que l'on vante beaucoup pour la Tolérance, dans un pays où l'on dit cette Tolérance proverbiale. Je ne viens pas disputer au XIXe siècle, ce que l'on nous donne comme une de ses gloires, et que, dans d'autres pays, on eût regardé, peut-être, comme une de ses hontes. Je ne viens pas non plus rechercher jusqu'à quel point notre pays est, sous le rapport de la Tolérance, un pays modèle. Ce sont là des questions d'amour propre, qui ne sauraient être d'un grand intérêt, et dans la solution desquelles il est facile de se faire de flatteuses illusions. Je veux me placer à un point de vue plus général et plus élevé. Je me propose d'étudier avec vous, en ce moment : 1o. Quelle doit être l'opinion, disons mieux, la conviction ferme et bien arrêtée d'un Catholique sur cette Tolérance dont on fait tant de bruit? 2o. Quelle doit

être sa conduite à cet égard, dans un pays comme le Canada, et dans les circonstances où nous nous trouvons ?

Je ne me dissimule point que j'ai à craindre qu'un pareil sujet, sérieux et grave de sa nature, ne paraisse déjà, peut-être, chargé d'ennui et de fatigue pour certains esprits plus enclins à l'agréable qu'à l'utile ; et ne fasse auprès d'eux, un pénible contraste avec la plupart des lectures, qui leur ont procuré de si doux moments dans cette enceinte ; mais l'importance même de ce sujet, l'indulgence dont je sais que vous n'êtes pas avares, et le bienveillant accueil dont vous avez daigné m'honorer une première fois, m'ont fait mépriser cette crainte. Après tout, ne suis-je dit à moi-même, ce n'est pas à des enfants que je vais parler, mais à un auditoire généralement sérieux, intelligent, instruit et capable d'apprécier la portée d'un pareil sujet ; à un auditoire qui a le bon goût de prendre intérêt à tout ce qu'on lui dit, pourvu qu'on ait soin de le lui dire clairement, simplement et avec âme. C'est à quoi nous tâcherons d'être fidèles.

Commençons par définir nettement l'état de la question. C'est le seul moyen de prévenir l'équivoque et la confusion, plus à craindre peut-être, en cette matière qu'en aucune autre.

Que veut dire d'abord le mot *Tolérance* ? Ne serait-il pas arrivé, par hasard, qu'on l'eût employé maintes fois, sans jamais s'en rendre un compte bien exact ? Qui ignore cependant, que l'usage des mots mal définis, mal compris est, tous les jours, la source des plus grossières erreurs et de disputes sans fin ?

Le mot *Tolérance* exprime, à proprement parler, nous en appellons ici à tous les Dictionnaires de la langue française, *la patience avec laquelle on supporte une chose que l'on juge être mauvaise, mais que l'on croit convenable de ne point réprimer ou punir*. Ainsi on tolère certains genres de scandales, tels ou tels abus, désordres, &c., en sorte que l'idée de *Tolérance* se trouve toujours accompagnée de l'idée du mal. Tolérer le bien, tolérer la vertu seraient des expressions monstrueuses. Lorsque la *Tolérance* s'exerce dans l'ordre des idées, elle suppose aussi, plus ou moins, un mal de l'intelligence, c'est-à-dire, l'ignorance ou l'erreur.

Personne ne dira jamais qu'il tolère la vérité. La vérité étant de tous les pays, de tous les temps, ayant partout droit, pour ainsi dire, de bourgeoisie, n'a besoin nulle part, de permission, d'indulgence pour se produire et s'imposer aux intelligences, sur lesquelles, seule elle a le pouvoir de régner en souveraine ; pas plus que l'astre du jour n'a besoin de concession, de *Tolérance* pour répandre sur la Nature sa bienfaisante clarté. La Vérité, en effet, n'est-elle pas le Soleil des esprits, comme le Roi des astres est le Soleil des corps ? Il en va bien autrement de l'erreur ; elle n'est pas faite pour l'intelligence ; et toutes les fois qu'elle parvient à s'établir, ce n'est qu'à titre d'usurpatrice des droits les plus sacrés et les plus inviolables de l'immortelle Vérité. Tout-à-fait étrangère dans le domaine des esprits, l'erreur ne saurait légitimement y réclamer une liberté d'être et d'agir, qui ne lui appartient pas ; et si cependant parfois, elle partage ce domaine et jouit de cette liberté, dans une égale mesure avec la vérité elle-même, ce n'est point en vertu d'un droit absolu, inhérent à sa nature, comme celui de la Vérité sa rivale, mais uniquement par une indigne usurpation, tolérée par Dieu, et par ceux qui ont charge d'enseigner la Vérité sur la terre. En d'autres termes, l'homme n'a pas plus le droit d'errer que celui de mal faire. Devant Dieu, il n'est pas moins responsable

de ses erreurs que de ses crimes, quoique le Souverain Juge tolère les uns et les autres, en attendant le jour de sa vengeance ; et devant la société, il peut obtenir la même Tolérance, mais il ne saurait la réclamer comme une redevance, comme son apanage. *La liberté de l'erreur, la liberté du vice !* quelles expressions ! quel abus de langage ! Autant vaudrait dire, le droit ou le légitime pouvoir de l'erreur et du vice. La liberté, qu'on y fasse attention, dans son sens véritable renferme, non pas simplement le pouvoir radical, la faculté, la puissance, la force de faire une chose, comme paraissent l'entendre certains partisans de la liberté sans limite, de la liberté sauvage, qui n'est autre chose que la force brutale, telle qu'elle existe parmi les loups ; mais elle signifie proprement le *pouvoir légitime*, c'est-à-dire conforme aux lois divines et humaines, de faire cette chose. Or, je vous le demande, est-il conforme à la loi de Dieu, l'éternelle Vérité, de croire et de professer l'erreur ? Evidemment non, pas plus que de vouloir et de faire le mal. Donc, pas de vraie liberté pour l'erreur ; c'est assez, bien assez qu'on la tolère.

J'ai insisté à dessein sur ces notions, parce qu'elles sont souvent méconnues, et qu'elles répandent une vive lumière sur le fond même de notre sujet et en éclairent toutes les parties. Distinguons maintenant trois sortes de *Tolérance*, savoir : *la Tolérance Civile, la Tolérance Personnelle et la Tolérance Religieuse*. Cette distinction est essentielle ; on ne saurait la perdre de vue sans s'exposer aux confusions les plus étranges.

1o. La *Tolérance civile* n'est pas autre chose que la faculté qu'un prince, un gouvernement, laisse à ses sujets, de suivre et de professer, extérieurement, telle religion, tel culte, que bon leur semble ; non parce qu'il juge que toutes les religions sont également bonnes, mais parce qu'il croit que c'est là le seul moyen d'avoir la paix dans son royaume. Cette *Tolérance* est quelquefois appelée *Liberté des Cultes*. Elle diffère essentiellement de la *Tolérance Religieuse* dont nous parlerons plus loin, et n'a rien de condamnable, quand elle est nécessaire et, d'ailleurs, contenue dans de justes limites. Bien plus, souvent, surtout dans les Etats où règnent plusieurs cultes, comme dans le Canada, c'est la seule conduite que la sagesse d'un bon gouvernement puisse approuver, vis-à-vis ces communions diverses. L'Eglise catholique ne condamne point cet état de choses ; elle s'en accommode même facilement, pourvu qu'il lui laisse la liberté de faire le bien et de sauver les âmes ; c'est ce qui résulte de ses rapports bienveillants, avec les gouvernements dont la constitution met en principe la *Liberté des Cultes*. Ce qu'elle condamne et condamnera toujours, c'est que, mettant au même rang l'erreur et la vérité, non pas seulement devant la loi civile, mais devant Dieu, on invoque absolument, en tout lieu, en tout temps, sous toute espèce de gouvernement, pour la première, des droits, des faveurs qui sont le privilège exclusif de la deuxième : c'est que, par la plus absurde des confusions de la *Tolérance Civile* avec la *Tolérance Religieuse*, on regarde toutes les religions comme également vraies, également bonnes en elles-mêmes, par cela seul qu'elles ont, de par la Constitution du pays, droit aux mêmes faveurs temporelles.

Nous avons dit que la *Tolérance civile* n'est pas blâmable ; bien plus, qu'elle est louable, comme mesure de prudence et de bon gouvernement, pourvu qu'elle soit nécessaire et d'ailleurs contenue dans de justes limites. Ce n'est pas à nous à juger de cette nécessité ; et de ces limites, mais bien aux Gouvernants Politiques, aux hommes d'Etat, chargés de veil-

ler à la paix des empires et des républiques ; nous dirons seulement sous forme d'observations générales ;

19. Que c'est là un des problèmes les plus difficiles à résoudre, et où la sagesse des plus habiles vient souvent échouer. Il ne s'agit de rien moins que de ne point blesser les droits imprescriptibles de la Vérité, tout en laissant à l'erreur une certaine liberté ; de donner à cette liberté une étendue telle, que si elle était plus grande ou plus petite, elle compromettrait gravement la sécurité de l'Etat, le bien public. Or, qui ne comprend que la solution d'un pareil problème, dépend d'une foule de circonstances de lieux, de temps, de personnes et dont l'appréciation demande une sagacité peu ordinaire ?

20. Quelqu'étendue que soit cette Tolérance, elle ne saurait aller jusqu'à permettre la circulation d'erreurs qui saperaient les fondements de la société civile : ce serait vouloir que la société se suicidât elle-même ; laissant ruiner impunément et sous la protection de la loi, les principes mêmes sur lesquels elle repose. Aussi dans les Etats les plus libéraux, y a-t-il des restrictions à cette Tolérance. Dans la République Américaine, par exemple, cette terre classique de la *Liberté des Cultes*, la Constitution des Etats-Unis exige, comme condition indispensable à l'exercice des droits politiques, la profession de l'un des cultes Chrétiens. Nous tenons que toute opinion qui tend à ébranler les fondements de la morale et de la société est un délit punissable devant la loi. "L'existence de la Divinité puissante, intelligente, bienfaisante, prévoyante et pourvoyante ; la vie à venir, le bonheur des justes, le châtiement des méchants, la sainteté du contrat social et des lois, voilà, dit Rousseau, des dogmes, sans lesquels il est impossible d'être bon citoyen ni sujet fidèle : sans pouvoir obliger personne à les croire, le Souverain peut bannir de l'Etat quiconque ne les croit pas."

Il peut le bannir, non comme impie, mais comme incapable d'aimer sincèrement les lois, et d'immoler au besoin, sa vie à ses devoirs... le Souverain peut aussi décerner des peines contre ceux qui combattent ces dogmes fondamentaux, soit par des écrits, soit par des discours publics. Outre qu'il est impossible de présumer la bonne foi dans l'athéisme, cette cause ne peut disculper, aux yeux de la loi, des erreurs manifestement contraires au bon ordre de la Société.

30. Un gouvernement quel qu'il soit, quelle que soit sa croyance, ne peut, en aucune manière, proscrire la véritable Religion, car il ne saurait y avoir de droit contre la vérité. Qu'on n'allègue point ici les lois de l'Etat ou la raison du bien public ; car pour les lois, si elles sont opposées à la vraie Religion, ce n'est pas la Religion qu'il faut rejeter, ce sont les lois qu'il faut réformer, pour les mettre en harmonie avec la véritable Religion. Quand au *bien public*, il est faux de supposer qu'il puisse être menacé et compromis par cette Religion, qui ne peut jamais être opposée au bien de la société. Dieu qui est le protecteur de la société civile, comme il est l'auteur de la Religion, n'a certainement pas voulu que les devoirs de celle-ci fussent en opposition avec les intérêts de celle-là. Depuis quand, du reste, la vérité est-elle nuisible aux sociétés, comme aux individus ?

40. L'autorité du Souverain n'atteint les délits d'opinion, qu'autant qu'ils vont directement contre le bien de la société. Le soin de l'orthodoxie doctrinale n'est point proprement de son ressort. La Religion n'est pas le but primitif et principal de l'institution des sociétés civiles. En se réunissant en corps de nation, les hommes ont soumis à la puissance publique leurs

biens et leurs personnes, mais non leur conscience. L'hérésie, dit un des Prélats les plus respectables du dernier siècle, n'est criminelle que relativement à un ordre surnaturel. Elle n'est donc pas du nombre des délits, qui troublant directement l'ordre naturel de la société civile, sont sujets, indépendamment des supplices de l'autre vie, à la justice vengeresse des magistrats.

5ème et dernière observation. La force publique dont le Souverain est dépositaire, ne peut-être d'aucun usage en cette matière : car la force ne persuade pas, et sans la persuasion, comme l'observe Tertullien, il n'y a pas de Religion ; on échappe aux lois de l'intolérance par le mensonge et l'apostasie ; elles n'atteignent que l'homme assez courageux pour ne pas mentir à sa conscience, au péril de sa vie. *La persécution fait des hypocrites, jamais des croyants.*

C'est ce qu'avait parfaitement compris l'illustre Archevêque de Cambrai, lorsqu'il écrivait au fils de Jacques II, ces belles paroles auxquelles nous adhérons de tout notre cœur, parce qu'elles expriment bien toute notre pensée : "Sur toute chose, ne forcez jamais vos sujets à changer de Religion ; nulle puissance humaine ne saurait forcer les retranchements impénétrables de la liberté du cœur. La force ne peut jamais persuader les hommes, elle ne fait que des hypocrites. Quand les Rois se mêlent de Religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en servitude ; accordez à tous la Tolérance civile, non en approuvant comme indifférent, mais en souffrant avec patience, ce que Dieu souffre, et en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion." Il n'est donc jamais permis de persécuter pour cause de Religion, ce serait inviter toutes les sectes à revendiquer ce droit ; car il n'en est aucune qui ne se vante de posséder la vraie Religion. Sans doute, et je l'ai déjà dit, l'erreur n'a pas les mêmes droits que la vérité. Mais quand on ne s'accorde pas sur ce qu'il faut appeler Vérité ou Erreur, il est évident que tous les partis prétendront aux droits de la Vérité.

Ceci nous amène à parler la seconde espèce de Tolérance, la *Tolérance Personnelle*.

Elle n'est autre chose que le support charitable de tous les hommes qui sont nos frères, créés comme nous à l'image de Dieu et à sa ressemblance.

Nous disons de tous les hommes, sans exception, parce qu'il n'en est aucun, de quelque pays, de quelque religion, de quelque secte qu'il soit, que la charité chrétienne, ne nous fasse un devoir de supporter et d'aimer comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu, notre commun père. Vous voyez de suite ce que doit penser un catholique de cette Tolérance. Elle est bonne, très-bonne, nécessaire même à quiconque croit à l'Evangile, dont la charité est la première leçon, la première loi. L'Eglise l'a toujours mise en principe, toutes les fois qu'il s'est agi de réprimer des doctrines perverses. Son zèle à sévir contre l'hérésie ne lui a jamais fait oublier les égards charitables qu'elle devait à la personne des hérétiques. Elle a été constamment fidèle à la devise de l'un des ses plus grands Docteurs, St. Augustin, *Interflicite errores, diligite homines.*

Guerre donc aux Erreurs ; mais amour et charité pour les Errants. Ce serait une belle thèse à développer, que de montrer comment, d'un côté l'Eglise Catholique, tout en poursuivant de ses anathèmes les erreurs, les hérésies qui ont agité le monde chrétien, ne s'est cependant jamais départie de la charité qu'une mère doit à ses enfants, même lorsqu'ils sont égarés ; tandis que de l'autre, au contraire, les différentes

sectes séparées de son sein, n'ont souvent laissé à l'erreur une liberté presque sans limite, que pour servir avec plus de cruauté et de barbarie contre ceux qui ne les suivaient point, principalement contre les catholiques.

De là ressortirait, en faveur de cette Eglise, une démonstration des plus fortes et des plus péremptoires; qui prouverait qu'elle seule est la véritable mère de tant de chrétiens; la gardienne, la dépositaire de la vérité révélée, parce que seule, elle a tout le zèle nécessaire pour la fidèle conservation de ce dépôt sacré, et en même temps les entrailles d'une mère qui ne cesse de voir et d'aimer son enfant; dans un fils révolté. Où trouver ailleurs une institution, une société qui représente mieux sur la terre le Dieu de vérité et de charité, ce Dieu en qui se concilient admirablement une haine infinie pour l'erreur et le vice, et un amour sans borne pour les errants et les vicieux?

La Tolérance de l'Eglise pour les personnes, dira quelqu'un! mais vous n'y pensez pas, avez-vous donc oublié l'*Inquisition*, la *St. Barthélemy*, la *révocation de l'Edit de Nantes*, la *condamnation de Galilée* et mille autres attentats de ce genre dont l'Eglise s'est rendue coupable contre la liberté de conscience, non seulement envers les doctrines mais même envers les personnes?

On a répondu cent fois à cette accusation, ce qui n'empêche pas qu'elle ne se reproduise sans cesse, sous la plume et dans la bouche des ennemis de l'Eglise. Il n'y a rien là d'étonnant, puisque ces hommes ne vivent que de ce pain quotidien. Ce qui me surprend bien davantage, c'est qu'il y ait des catholiques, indignes de ce nom, assez ingrats pour oser, devant d'autres catholiques, ramasser dans la boue ce reproche banal et le jeter à la face de leur commune Mère, et qu'il ne se trouve personne pour protester contre une pareille ingratitude. Je me trompe; une voix a protesté, et c'est celle d'un jeune homme de cœur et de courage, qui n'a pas craint de signer sa protestation. Inutile de vous le nommer, il vous est assez connu; au besoin, vous n'auriez qu'à prêter l'oreille aux échos de cette tribune; deux fois il y est monté, et deux fois sa parole de feu y a fait vibrer vos âmes des accents de sa foi et de son patriotisme.

Honneur à ce jeune Canadien qui a compris que la gloire et la prospérité future de son pays dépendent, avant tout, de son attachement inviolable à la Religion qui ombragea son berceau; et que quel que soit le talent des petits philosophes, des demi-savants, ils ne sauraient donner aux nations une force, une santé que le grand nombre d'hommes sages et vertueux peut seul leur donner, au témoignage de nos *Saints Livres*: *multitudo sapientium est sanitas terræ*. Passé le ciel que cette jeunesse qui m'écoute et dont le cœur brûlant est à l'unisson de tous les cœurs, qui aiment leur pays et leur nationalité, comprenne et suive un si bel exemple, se range autour de celui qui a osé le donner le premier, et former une phalange toujours prête à la défense de ce qu'il y a de plus grand, de plus riche, dans le patrimoine de ses aïeux, à la défense de la Religion et de l'Eglise de Jésus-Christ. Il lui suffira de se montrer courageuse et déterminée, pour mettre en déroute les disciples de Voltaire, attachés parmi nous, et pour leur ôter à tout jamais, l'envie d'user désormais d'une vieille détroque, qui n'est plus de mise dans aucune bonne compagnie, de l'autre côté de l'Océan.

Pardonnez, Mesdames et Messieurs, cet épanchement d'un cœur qui, depuis longtemps, éprouvait le besoin de s'ouvrir à vous, sur un sujet qui lui a causé

une amère tristesse; sa douleur cependant n'est pas désespérée; après Dieu, vous êtes tout son espoir.

Revenons maintenant à notre sujet. Essayerai-je de répondre en détail au reproche d'Intolérance si souvent adressée à l'Eglise Catholique? Je ne le pourrais, borné comme je le suis par les limites de ce discours. Nous pourrions y revenir dans d'autres occasions. Pour aujourd'hui, deux mots seulement d'observation. 1o. Qu'il y ait eu souvent, dans la répression des erreurs, des hérésies, de la part des tribunaux tant Ecclésiastiques que laïques, des excès condamnables aux yeux de la charité chrétienne, cela peut être, nous l'avouerons bien volontiers, quoique l'imagination de nos *libres-penseurs* y ait beaucoup ajouté; mais nous ne voyons pas pourquoi on en rendrait responsable l'Eglise elle-même, qui bien loin d'approuver et d'encourager de pareils excès de la part de ses enfants, les a toujours condamnés par son enseignement et s'est souvent efforcée de les empêcher. Pour que les ennemis de l'Eglise fussent en droit de lui reprocher ces excès, il faudrait prouver qu'ils n'étaient que l'application pratique de sa doctrine, la conséquence de ses principes de morale et de ses règles de conduite, envers les dissidents. Or c'est ce qu'ils ne prouveront jamais; bien plus, l'histoire est là pour prouver souvent le contraire; savoir, que les ministres de la justice Laïque et Ecclésiastique dépassèrent, plus d'une fois, les bornes de la modération et de la douceur, marquées par l'Eglise elle-même. A ces ministres infidèles seuls à porter la responsabilité de semblables méfaits. Mais alors, direz-vous, l'Eglise aurait dû réclamer et protester. C'est ce qu'elle a fait en maintes occasions, surtout auprès des rois d'Espagne, chez qui l'*Inquisition* sévissait parfois, avec trop de rigueur.

Une seconde observation par rapport à l'*Inquisition* en particulier, contre laquelle les protestants et les philosophes ne cessent de diriger le feu roulant de leurs batteries, c'est que quand on veut y trouver, au fond, des griefs contre l'Eglise, il ne faut pas aller l'étudier en Espagne, où elle était plus Laïque qu'Ecclésiastique, mais à Rome, où elle était ce que l'Eglise l'avait faite, et fonctionnait sous sa direction maternelle. Or, à ce point de vue, nous défions qui que ce soit de nous citer un Tribunal qui ait usé de plus de douceur, d'indulgence et de modération dans les sentences, que le Tribunal du *Saint Office*. Cette douceur était si universellement reconnue, qu'il n'était pas rare de voir des accusés de pays étrangers, d'Espagne, par exemple, se réfugier à Rome, dans l'espoir assuré d'y trouver plus d'indulgence que dans leur propre pays.

On remarque, dit à ce sujet Balmès, "au temps de la plus grande rigueur déployée contre les Juifs, (après la prise de Grenade) un fait digne d'attention. Les personnes atteintes ou menacées des poursuites de l'*Inquisition* s'efforcent de se soustraire à l'action de ce tribunal; elles fuient le sol de l'Espagne et s'en vont à Rome. Ceux qui se figurent que Rome a toujours été le foyer de l'Intolérance, se seraient-ils imaginé cela? cependant rien de plus certain. Le nombre des causes évoquées de l'Espagne à Rome est innombrable durant les cinquante premières années de l'existence du Tribunal: il faut ajouter que Rome inclinait toujours au parti de l'indulgence.

Je ne sais s'il serait possible de citer à cette époque un seul inculpé qui, par son recours à Rome, n'ait pas amélioré son sort. L'histoire de l'*Inquisition* de ce temps-là, se trouve remplie de contestations survenues entre les Rois et les Papes, et l'on découvre cons.

tanment chez le Souverain Pontife, le désir de contenir l'*Inquisition* dans les bornes de la justice et de l'humanité. La ligne de conduite prescrite par Rome ne fut pas toujours suivie, comme il l'aurait fallu : aussi voyons-nous accueillir une multitude d'appels, et mitiger le sort qui serait échu aux prévenus si leur cause eût été définitivement jugée en Espagne."

Une autre preuve non moins frappante de l'esprit de douceur du *Tribunal du Saint Office*, est qu'il ne condamna jamais à mort. "C'est une chose vraiment remarquable," dit encore le même Balmès, (cette lumière du catholicisme au XIX<sup>me</sup> siècle, qui vient de s'éteindre dans les ombres de la mort, alors seulement qu'elle commençait à rayonner sur le monde :) "c'est une chose vraiment remarquable, que l'*Inquisition* de Rome n'ait jamais prononcé l'exécution d'une peine capitale, bien que le Siège Apostolique ait été occupé pendant ce temps par des Papes d'une sévérité extrême, pour tout ce qui concernait l'administration civile."

Sur tous les points de l'Europe, des échafauds pussent les crimes contre la Religion; partout des scènes qui contristent l'âme; et Rome fait exception à cette règle : Rome qu'on a voulu peindre comme un foyer d'intolérance et de cruauté.

Il est vrai que les Papes n'ont pas prêché, à la façon des Protestants, la Tolérance Universelle, mais les faits disent la distance qu'il y a des Papes aux Protestants. Armés d'un Tribunal d'intolérance, les Papes n'ont pas versé une goutte de sang; les Protestants et les Philosophes qui ont sans cesse le mot de Tolérance à la bouche, en ont répandu des torrents. Qu'importe, à la victime d'entendre ses bourreaux proclamer la Tolérance? c'est ajouter le sarcasme au supplice."

Mais il est temps de vous dire quelques mots de la *Tolérance Religieuse*.

Elle consisterait à regarder toutes les Religions comme indifférentes; comme également bonnes, également vraies; à permettre à chacun de suivre, sans examen, celle de son temps, de son pays, en sorte que, pourvu que l'on soit à peu près honnête homme, qu'on ne tue point, qu'on ne vole point, il importe fort peu que l'on soit Païen, Juif, Turc, Chrétien, Catholique, ou Protestant. Cette Tolérance n'est pas autre chose que l'indifférence en matière religieuse, autrement dite l'*Indifférentisme* ou le *Tolérantisme*. Or il suffit d'exposer un pareil système, pour en faire sentir toute l'impunité, toute l'absurdité, et pour le vouer au mépris de tous les honnêtes gens. Quoi! partisans de la Tolérance Religieuse, vous prétendez que l'on peut indifféremment, sans compromettre son salut, embrasser le culte du vrai Dieu ou les superstitions du Paganisme, l'Evangile ou l'Alcoran; qu'on est libre de se faire Catholique, Luthérien, Calviniste, Anglican, Quaker, Anabaptiste, Unitairien, Socinien, Moscovite, etc? Ne voyez-vous pas que c'est comme si vous disiez qu'on peut changer de Religion comme on change de domicile et d'habit; que la lumière et les ténèbres, la vérité et l'erreur, le *oui* et le *non* sont une seule et même chose aux yeux de Celui qui est la Vérité même et qui a le mensonge en horreur? Or, encore une fois, peut-on imaginer quelque chose de plus injurieux à Dieu et de plus absurde en soi? Voilà pourtant ce que signifie ce fameux principe, sur lequel repose la *Tolérance Religieuse*: *Toutes les Religions sont bonnes, c'est-à-dire vraies*. Nous aurions bien d'autres choses à dire contre ce *détestable* système; mais nous les réservons pour la chaire.

Ce que nous venons d'en dire suffit pleinement pour

montrer le jugement que doit en porter tout catholique, qui croit et doit croire, que la Religion qu'il professe, est la seule vraie, la seule bonne, la seule agréable à Dieu et salutaire à l'homme. De là, bien loin de regarder les autres religions comme également dignes de son respect et de son affection, il doit, au moins dans la sphère des croyances, leur déclarer une guerre *perpétuelle* et les poursuivre de tous ses anathèmes. Ce langage vous étonne peut-être, mais vous le comprendrez sans peine, si vous venez à penser que l'*Intolérance Religieuse* ou *Doctrinale* est le caractère essentiel de l'Eglise à laquelle vous vous faites gloire d'appartenir. La vérité qu'elle a reçue mission et fait profession d'enseigner, lui impose le devoir, la nécessité d'être inflexible dans son enseignement, d'être exclusive et *intolérante* par rapport aux erreurs qui lui sont opposées. Et certes, bien loin de lui en faire un reproche, ses ennemis devraient reconnaître que c'est là ce qui fait sa force et sa gloire.

"Toute Religion," dit très-bien Mgr. l'Evêque d'Hermopolis, "qui serait indifférente aux opinions qui la combattent, porterait sur le front, le cachet du mensonge, et même un signe manifeste de ruine et de destruction; comme les gouvernements qui seraient indifférents aux complots des factieux, aux révoltes populaires laisseraient voir des symptômes effrayants de décadence et de dissolution."

Aussi l'Eglise, fidèle gardienne de la Vérité révélée, n'a-t-elle jamais failli à sa mission divine, et c'est peut-être là un des caractères les plus saillants de sa céleste origine. Indulgente pour les *faiblesses*, elle ne l'a jamais été et ne le sera jamais pour les *erreurs*.

Si quelqu'un ne croit point ce que j'enseigne, dit-elle dans les règles de loi formulées par ses conciles, *qu'il soit anathème*; fût-il Empereur, Prêtre, Evêque; mérit-il rendu les services les plus signalés. Après un tel exemple, pourriez-vous craindre de porter trop loin votre aversion et votre éloignement pour les doctrines anti-catholiques, et n'avez-vous pas, au contraire, tout lieu de vous défier de votre penchant pour la Tolérance, afin qu'il ne dégénère pas en mollesse, qu'il ne vous rende pas plus indulgent que l'Eglise même, et ne vous porte pas à de lâches condescendances, à de honteux accommodements.

Vous devez d'autant plus vous tenir sur vos gardes de ce côté-là, que c'est vers cet écueil que se dirigent les tendances de notre siècle d'indifférence, entraînant avec elles les meilleurs esprits de notre société, malheureusement peu versés dans les questions religieuses; que tout ce qui vous entoure vous pousse à passer les bornes d'une légitime Tolérance, et à faire des concessions que réprovoque le zèle de la vérité. Vivant, en effet, au milieu des protestants, chez qui l'Indifférentisme est un principe, du moins une conséquence rigoureuse de leurs principes en matière religieuse, environnés même de quelques catholiques ignorants, imbus de ce même préjugé, respirant en quelque sorte, sans vous en apercevoir et comme malgré vous, une atmosphère viciée par les miasmes délétères des mauvaises doctrines qui circulent par nous, à force d'entendre dire que toutes les Religions sont bonnes, qu'au fond il n'y a pas grande différence entre le Catholicisme et le Protestantisme, et qu'au lieu de se combattre ils devraient se donner la main et signer un traité de paix éternelle, on finit par le croire; et l'on ne voit plus dans les défenseurs de la Vérité catholique que des hommes emportés par un faux zèle, des fanatiques plus prêts à faire du mal que du bien à la cause qu'ils défendent. Ah! nous n'en sommes plus au temps où nos pères regardaient l'hé-

résie comme le plus grand des malheurs, parce qu'elle prive du plus précieux de tous les biens, de la Foi, sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu. Aujourd'hui, si on veut encore croire, on ne veut plus combattre et mourir pour la défense de sa foi; si on a encore quelque reste de conviction Religieuse, on n'a pas le courage d'en faire ouvertement profession; dès qu'il s'agit de braver les sarcasmes, les attaques de ceux qui s'en déclarent les ennemis. Il ne faut pas, dites-vous, hommes de la modération passionner la défense de la Foi et s'exposer par là, à irriter davantage ses adversaires. Entendons-nous. Il ne faut pas, à propos de controverse, de polémique, se jeter dans des récriminations, des invectives, des personnalités blessantes, aussi contraires au sentiment des convenances qu'à la charité de l'Évangile. Nous sommes de cet avis, et nous conviendrons sans peine, que les défenseurs des meilleures causes ne sont pas toujours à l'abri de cet écueil. En d'autres termes, tout en défendant les doctrines, il faut avoir compassion de ceux qui les attaquent; tout en se montrant inflexible, intolérant pour les errants, il faut être plein de miséricorde pour ceux qui y sont engagés. Voulez-vous dire au contraire qu'il faut défendre toujours avec une fausse modération le symbole attaqué? franchement, je ne vois pas sur quoi vous appuyez une pareille prétention, et j'hésiterais, pour ma part, à la soutenir, car j'aurais peur de faire, en même temps, le procès aux Pères de l'Église qui étaient non-seulement de grands docteurs, mais de grands Saints; et qui ont si souvent, comme leurs écrits et leurs actes en portent la trace, passionné la défense de la Foi. Et pourquoi donc la passion a-t-elle été donnée à l'homme, sinon pour défendre les intérêts de la Vérité? Vous avez beau faire, l'homme se passionnera toujours pour quelque chose: si ce n'est pas pour la Vérité, ce sera pour l'erreur ou pour la matière. Il y a une modération qui, quand la vérité est en jeu, est proche parente de l'indifférence; et j'engage ses partisans aveugles, à méditer cette sentence pratique adressée par St. Augustin aux défenseurs de l'orthodoxie: *non ita arrogantia caveatur, ut veritas deseratur.*

Mais, poursuivent nos adversaires, n'est-il pas à craindre que l'intolérance des doctrines n'aigrisse les esprits et ne conduise infailliblement à l'intolérance des personnes; "il est impossible, a dit J. Jacques, de vivre en paix avec des personnes que l'on croit damnées" et dans cette hypothèse trop probable, que devient votre lumineuse distinction entre la Tolérance Personnelle et la Tolérance Religieuse? Vaine frayeur inspirée par un trop grand amour de la paix, mais de cette paix qui n'est pas selon Dieu; de cette paix contre laquelle se prononce ouvertement Notre-Seigneur quand il dit: *non venit pacem mittere, sed gladium.* Sans doute que l'intolérance des Doctrines peut conduire, si l'on n'y prend garde, à l'intolérance des personnes. Que s'en suit-il? qu'elle est mauvaise? nullement; autrement il faudrait en dire autant de la Tolérance des personnes, qui peut facilement, notre siècle ne le prouve que trop, dégénérer en mollesse par rapport aux doctrines erronées. Vous qui condamnez avec moi l'athéisme, me défendez-vous d'aimer la personne de l'athée; sous prétexte que l'amour de sa personne peut me conduire à aimer, ou du moins à excuser son athéisme? Non assurément. Pourquoi donc me défendez-vous la haine des erreurs opposées à ma Religion, sous prétexte qu'elle peut me conduire à la haine ceux qui les soutiennent? "Toute charité, dit encore excellentement Mgr. de Frayssinoux, qui éteindrait le zèle, tout zèle qui violerait la charité,

seraient deux excès également repréhensibles. Entre ces deux excès, il y a un juste milieu, qu'un chrétien sage doit s'efforcer de suivre, et ce juste milieu n'est autre chose qu'une charité bien éclairée, également éloignée d'une faiblesse qui excuse tout et d'une rigueur qui ne pardonne rien; charité qui, sans épargner ni l'erreur ni le vice, nous apprend à aimer les errants et les vicieux. Voilà la vraie question de la Tolérance Chrétienne.

Tirons maintenant nos conclusions pratiques et faisons en l'application au temps, au pays, aux circonstances où nous sommes.

1<sup>o</sup>. Par rapport à la *Tolérance civile*, nous n'avons pas à la blâmer en elle-même, quand elle est vraiment utile et même nécessaire au bien public, au maintien de l'ordre et de la paix, et que d'ailleurs elle est contenue dans de justes bornes, assez larges pour laisser aux opinions une liberté raisonnable, en rapport avec les besoins actuels des esprits, et assez étroites pour empêcher les erreurs subversives de toute société, de se produire et de se propager.

Par rapport à la *Tolérance civile*, telle qu'elle existe dans le Canada, je ne crois pas que nous, catholiques, ayons généralement à nous en plaindre. Je ne ferai qu'une réserve touchant la question des Ecoles, où la liberté de conscience des catholiques du Haut-Canada, me semble foulée aux pieds, sous le régime actuel de notre Éducation.

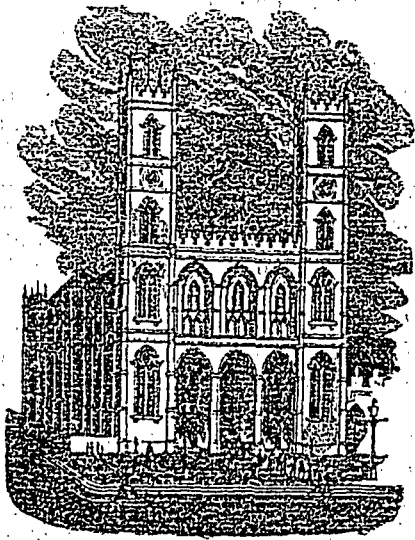
Pourquoi donc, encore une fois, même au seul point de vue de la *Tolérance civile*, qui est passée en principe, dans notre Législation, ne pas accorder à la minorité catholique du Haut-Canada, ce qu'a obtenu depuis longtemps, la minorité protestante du Bas-Canada. Nous devons compter cette Tolérance comme un *droit* et non comme une concession; la vérité que nous sommes certains, et avec beaucoup de preuves, de posséder, n'ayant pas besoin de *permission* pour être crue et enseignée. On tolère l'erreur, mais non la Vérité. Outre que le catholique a pris le premier possession du sol que nous foulons, ses droits ont été reconnus et assurés par les traités les plus solennels. A nous les enfants de ce sol de veiller à l'observation fidèle, entière de ces traités; à nous de déployer pour la conservation de notre foi, au moins autant de zèle qu'en met à se propager, une hérésie qui, depuis trois siècles, ne cherche qu'à s'insinuer partout, employant à cette fin *argent, missions, fondation d'Instituts, publication d'écrits et tracts, émissaires savants* à se glisser jusque dans les demeures, *semant* ainsi l'ivraie dans le champ du père de famille, tandis que les serviteurs *dorment*. Déjà, l'herbe empoisonnée germe de tous côtés; éveillons-nous, il en est temps; unissons-nous pour défendre l'héritage de foi que nous ont laissé nos Pères. Plus de préjugés, plus d'antipathies, plus de divisions entre nous, toutes les fois qu'il s'agira de faire face à notre ennemi commun. Quelles que soient notre origine, notre langue, nos opinions politiques, courons tous comme un seul homme à la défense de l'Arche sainte, de l'Église catholique et de ses droits immortels, dès qu'ils seront attaqués, méconnus par des enfants rebelles.

2<sup>o</sup>. Touchant la *Tolérance des personnes*, embrassons la de grand cœur, et donnons en l'exemple de manière à fermer pour toujours, la bouche à tous nos détracteurs et à leur arracher l'aveu qui a si souvent honoré les catholiques, que si nous sommes intraitables, inflexibles, intolérants sous le rapport des *dogmes*, nous sommes aussi les plus doux, les plus accommodants, sous le rapport des égards, des convenances dus aux *personnes*. Soyons sous ce rapport indulgents;

charitables à l'excès, si toutefois la charité bien éclairée peut avoir de l'excès. Plaignons, plutôt que de les condamner, nos frères séparés, comme l'Eglise les a si bien nommés. Prions pour eux, éclairons-les, ramenons-les à la Vérité, autant qu'il est en notre pouvoir, jamais par la violence ou par la séduction, mais par la douceur et la persuasion. Gardons nous bien surtout, en faisant la guerre aux doctrines, gardons-nous de ces personnalités irritantes qui ne font qu'aigrir et indisposer, au lieu d'éclairer et de convertir; gardons-nous aussi de ces jugements plus ou moins téméraires que l'on hasarde, sur la bonne ou la mauvaise foi de tel ou tel partisan de l'erreur. Pour ma part, je n'aime guère ce genre de question, Dieu seul ayant dans sa toute science le secret des cœurs, lui seul ayant droit de juger les Justices, *Ego justitias judicabo.*

Mais quel qu'excellente que soit, en elle-même, la *Tolérance personnelle*, prenons garde qu'elle ne dégénère en *Tolérance religieuse*; nous l'avons vu, la pente est glissante de l'une à l'autre, et c'est un des plus grands dangers de la situation actuelle des esprits, contre lequel nous ne saurions trop nous prémunir.

3o. Enfin autant la *Tolérance personnelle* est juste, raisonnable et agréable à Dieu, autant est absurde, impie, détestable la *Tolérance religieuse*. Abhorrons donc cette *Tolérance religieuse* autrement dite *l'Indifférence*, cette épidémie du XIX<sup>ème</sup> siècle. Combattons-la de tout notre pouvoir, par nos discours et surtout par nos œuvres, par des œuvres qui témoignent que nous sommes des catholiques de conviction et non pas simplement de nom, des catholiques conséquents qui pratiquent ce qu'ils croient, et qui ont le courage d'en faire ouvertement profession. Voilà notre premier devoir, notre premier intérêt, voilà le seul chemin qui puisse nous mener à la gloire et à l'immortalité.



LA BASILIQUE

Considérée comme le centre de tous les arts.

La Basilique telle que l'avaient conçue les Architectes Chrétiens du Moyen-Age, est assurément un des plus magnifiques monuments qu'il ait été donné au génie de l'homme d'élever tout-à-la-fois à la gloire de Dieu et à celle de tout un peuple; mais cette Basilique n'est pas seulement un prodige de l'*art architectural*; elle appelle encore dans son sein tous les au-

tres arts, pour qu'ils viennent l'enrichir de leurs œuvres merveilleuses, et réunit ainsi tout ce que le génie humain, inspiré par la Foi, peut produire de plus élevé, de plus grand, de plus sublime, pour rendre hommage au Dieu Rédempteur qui y renouvelle sans cesse le mystère ineffable du salut des hommes. A peine l'Architecte a-t-il élevé les murs de la Basilique sur le plan le plus vaste, et d'après des proportions à la fois colossales et harmonieuses, que le Sculpteur se présente avec son ciseau et son génie. Sous sa main guidée par la Foi, la pierre et le marbre se transforment. Mille figures apparaissent portant dans leurs traits quelque chose de céleste, et bientôt en entrant dans le lieu saint, chaque fidèle voit revivre en quelque sorte autour de lui ses ancêtres dans la Foi, Apôtres, Martyrs, Docteurs, Pontifes, Vierges, Solitaires, Artisans, etc., etc.

Ce n'est pas encore assez de ces glorieux personnages, si chers et si vénérés: les merveilleux événements de l'Histoire Chrétienne vont se dérouler aux yeux de tout le peuple.

Voici le Peintre à l'œuvre. Sous son pinceau, tout se revêt des couleurs les plus riches et les plus variées. Les murs du Temple, ses voûtes, ses vitraux, tout prend une forme animée et vivante. Des scènes admirables se passent sous nos yeux; l'Histoire entière de l'Ancien et du Nouveau Testament se reproduit à nos yeux sous des formes pleines de mouvement et de vie; car l'Artiste, a su donner au lieu de la scène et aux personnages qui s'y montrent, une expression si vraie, des sentiments si conformes à ce souvenir du chrétien, qu'on croit encore assister au sublime événement de la Rédemption du genre humain. Voilà donc les trois arts qui s'adressent au sens de la vue, l'Architecture, la Sculpture et la Peinture réunies dans un admirable concert et pour le but le plus élevé que le génie de l'homme puisse se proposer.

Cependant ce temple si vaste et paré de tant de chefs-d'œuvre est encore muet et silencieux; mais voici que la voix du Pontife se fait entendre; quelques voix lui répondent; puis tout-à-coup, des profondeurs du temple, mille voix éclatent à la fois: C'est la voix de la nature entière, le murmure des ruisseaux, le sifflement des vents, le chant des oiseaux, les cris sourds des quadrupèdes, les roulements du tonnerre, et au milieu de toutes ces voix qui se mêlent sans se confondre, la voix humaine qui les domine et qui s'exhale en sentiments divers, gémissements de repentir ou de douleur, accents d'espérance, de joie, de crainte et d'amour. C'est l'orgue, admirable instrument si bien adapté à nos Basiliques, qu'il semble faire partie de l'édifice lui-même, et qui ne peut produire que là ses admirables effets. Musique grave, sévère, sublime, que rien ne peut remplacer, et qui semble véritablement donner à nos temples une âme pour bénir, une voix pour chanter la grandeur du Dieu qu'on y adore. Cette musique ne retentira pas seule sous les vastes voûtes de nos Basiliques, la musique profane doit, il est vrai, en être sévèrement bannie, mais l'Eglise a son chant sacré, chant éminemment Religieux, puisqu'il est calme et grave par excellence; et quand il est bien exécuté, il produit toujours plus d'effet dans sa noble simplicité que la musique mondaine avec ses symphonies les plus vantées et ses mélodies les plus sonores. Plût à Dieu qu'on ne se fût jamais écarté des règles et de l'esprit de ce chant, si propre au recueillement de nos Eglises et à la pompe du culte divin.

La Poésie s'unit merveilleusement à la Musique.

pour célébrer les louanges du Divin Rédempteur et Créateur.

Aussi c'est encore dans les Basiliques Chrétiennes que la poésie se revêt d'un caractère de grandeur et d'inspiration qu'elle n'a nulle part ailleurs. Sous les formes d'une extrême simplicité, elle exprime ce qu'il y a de plus profond dans le cœur humain, de plus sublime dans les mystères de la Foi. Ces Hymnes, ces Proses, ces Psaumes que répètent sans cesse des voix graves et solennelles, au milieu du saint recueillement de la maison de Dieu, toutes les paroles antiques de la Liturgie sacrée, surpassent tout ce que les poètes profanes ont produit de plus beau et de plus parfait.

Enfin, l'Eloquence sacrée vient compléter cet ensemble magnifique, où tout part du même principe et tend au même but ; sans recourir au savant artifice de l'Eloquence humaine, la parole du prêtre, parlant comme ambassadeur de Jésus-Christ auprès des hommes est plus puissante que l'art des plus grands orateurs ; c'est qu'elle est la parole de Dieu. Comme elle descend avec une majestueuse autorité sur l'assemblée silencieuse et recueillie ! Quelles grandes vertus elle lui révèle, quels profonds mystères elle lui explique ! Tantôt elle semble descendre des cieux, où elle a pénétré dans les abîmes de l'essence divine, pour les dévoiler dans leur immensité ; tantôt elle parcourt toutes les retraites les plus cachées du cœur humain, et nous raconte les secrets que l'homme voulait cacher à ses propres yeux, d'un voile impénétrable. Elle sait retentir à nos oreilles la voix glaçante et terrible du jugement de Dieu ; puis elle emploie le doux et touchant langage du Bon Pasteur qui rappelle la brebis égarée ; elle prend tous les tours, elle se revêt de toutes les formes pour atteindre son but, et ce but est tout ce qu'il est possible d'imaginer de plus grand et de plus divin, la transformation des âmes en Dieu, l'agrandissement du Règne de Jésus-Christ, la réalisation des vertus les plus pures et les plus admirables, la conquête du Royaume Céleste et la couronne de l'immortalité. Que sont près de cela tous les triomphes de l'Eloquence humaine ?

Voilà ce que nous offre la BASILIQUE CHRÉTIENNE, voilà comme tous les arts s'y réunissent dans une sainte fraternité pour y produire les plus beaux, les plus admirables chefs-d'œuvres. Qui donc oserait dire en présence de tels monuments que la *Religion est ennemie des Arts*, et qu'elle en comprime les nobles élans, elle qui est si éminemment propre à élever l'âme de l'artiste, qui le remplit d'un si puissant et si pur enthousiasme, et qui entoure ses œuvres d'un caractère de sainteté et de l'aurole d'une gloire toute divine ?

## LA PAUVRE FILLE DE GLEN-ORCHY

ou Devoûement d'une Mère.

NOUVELLE IMITEE DE L'ALLEMAND DE MADAME SCHOPENHAUER.

(Suite et fin.)

Quant à Marc Stewart, un sentiment de tristesse, de confusion, se démêle dans l'expression de ses traits ; il a fait preuve de moins de force que cet être si faible ! Arrivé à peu près au but, il voit chanceler la jeune fille ; il s'élançe pour la soutenir, et, d'un bras vigoureux, sans redouter les obstacles qui s'opposent à sa marche, il emporte son précieux fardeau jusqu'à la verdoyante colline qui s'élève au-dessus du torrent,

et qui déjà fait partie du vallon de Glen-Orchy. Il la dépose sur le gazon, mais évanouie et la pâleur de la mort empreinte sur la figure.

Pour nous, du moment où nous avons vu la jeune mère voler au secours de son enfant, nous n'avons compté les heures que par notre anxiété et nos terreurs croissantes. Lorsque nous l'aperçûmes atteindre l'aire des aigles, de toutes parts s'élevèrent des acclamations prolongées, dont l'écho dut retentir jusqu'à elle. Mais rien ne saurait peindre nos émotions, quand dans l'impossibilité d'imaginer où elle se cramponnait, nous la vîmes, suspendue entre le ciel et la terre, flotter le long de l'immense paroi du rocher.

C'était dans ce moment que le vénérable pasteur de la vallée de Glen-Orchy, qui contemplait avec nous les efforts de l'amour maternel, avait entonné un saint cantique à la Mère de Dieu. Toute la commune s'agenouilla autour de lui, toutes les voix s'unirent à la sienne ; l'âme de chacun de nous ressentit alors combien, dans un danger pressant, la prière porte avec elle de force et de soulagement. Il ne nous sembla plus être des spectateurs impuissants d'une lutte entre la vie et la mort.

Dès que le chant eût cessé, le pieux Vieillard courba sa tête blanchie ; il pria encore et tout les montagnards suivait son exemple. Un silence inquiet régnait au milieu de la foule ; il n'était interrompu, d'intervalle en intervalle, que par les gémissements plaintifs d'une pauvre femme : c'était la mère de Molly.

“ Elle vit ! elle a son enfant ! tous deux sont sauvés ! ”

Ces paroles retentirent soudain du haut de la colline.

C'était la voix de Marc Stewart, cette voix puissante qui, si souvent du haut des mâts, avait fait retentir le cri joyeux : *Terre ! terre !*

Nous nous levons tous, et des cris d'allégresse, plus bruyants encore que les accents de douleur qui naguère, s'étaient fait entendre, se prolongent au loin dans la vallée. Des larmes de joie coulaient de tous les yeux. Les amis, les parents se jetaient dans les bras les uns des autres ; les mères pressaient leurs enfants sur leur sein ; chacun croyait avoir retrouvé dans cet être le membre le plus cher de sa propre famille.

La foule accourut vers la colline ; nous la suivîmes en partageant ses transports. Molly était toujours étendue sans connaissance. Les femmes s'étaient emparé de l'enfant ; il passa d'une main à l'autre ; chaque mère le caresse comme s'il lui appartenait ; les jeunes filles se pressent autour de lui, le couvrent de baisers et de pleurs d'attendrissement. En le voyant sauvé, en le voyant sourire, toutes se disent que le doigt de Dieu a reposé sur lui.

Tout à coup, un mouvement violent parmi les hommes attire notre attention. Un jeune homme qu'il son costume soigné, à son *plaid* écarlate, à sa toque ombragée d'un rameau de houx, chacun a bientôt connu, fend la presse, les yeux hagards, les traits animés, le front ruisselant de sueur ; il vient se jeter à genoux auprès de Molly, toujours évanouie.

Un murmure improbateur, des gestes d'indignation éclatent de toutes parts ; car cet homme, c'est Roger Rowland, l'époux ingrat de la pauvre Molly. Des voyageurs pressés d'achever leur route, et qui avaient été témoins de ce qui venait de se passer, l'avaient rencontré ; ils lui avaient fait part, en termes confus du miracle opéré à Glen-Orchy.



« Ils n'avaient pu lui nommer la jeune mère ; mais la conscience de Roger Rowland avait soulevé dans son cœur de sinistres pressentiments ; et, sous l'ascendant du remords, il était accouru sur le lieu de la scène.

« Des malédictions plus vives s'élevèrent de nouveau contre lui ; des bras armés semblent prêts à le frapper. Mais Roger, l'intrépide Roger, ne voit que Molly. L'aspect de l'innocente victime couchée à ses pieds presque sans vie, les vagissements de son enfant délaissé, pénétraient son cœur comme une flèche acérée.

« Molly a entr'ouvert ses regards ; elle rencontre ceux de Roger ; un faible sourire se joue, comme en des temps plus heureux, autour de ses lèvres pâles.

L'ange avait pardonné.

« C'était plus que Roger pouvait supporter ; il se relève avec transport :

« — Gens de la vallée, s'écrie-t-il, oh ! méprisez-moi, tuez-moi, car vous ne comprendrez jamais combien je fus coupable !

« Mais le vénérable prêtre s'approcha de lui. Aux paroles saintes qui sortirent de sa bouche, le désespoir du jeune homme fit place à un sentiment plus doux. Le digne pasteur acheva devant Dieu l'œuvre de miséricorde ; il prit la main de Roger et celle de Molly, les réunit dans la sienne, et, après les avoir bénis tous deux, il déposa l'enfant dans les bras du père.

Tous les cœurs furent ébranlés ; il faudrait n'avoir jamais connu les délicés des larmes, pour n'en pas verser devant une pareille scène.

« Les plus jeunes des montagnards avaient préparé à la hâte un brancard avec des feuillages, garnis de mousse. Les jeunes filles le couvrirent de fleurs. On y plaça Molly, avec son enfant sur ses genoux. Roger Rowland, le plus beau, le plus fier, le plus riche des montagnards de Dahmally, marchait auprès d'elle ; et l'union des deux époux dès lors ne fut plus troublée.

« Huit ans se sont écoulés depuis cet événement, et je me suis demandé souvent, avec inquiétude, si Molly avait été toujours heureuse.

« Un de mes amis, qui retourna dernièrement dans la Haute-Ecosse, se souvint de Glen-Orchy, et voulut la visiter encore. L'hôtesse de Dahmally n'existait plus ; la vieille mère de Molly reposait aussi près de l'église. Mais l'épouse de Roger Rowland entourée d'une charmante petite famille vivait heureuse et chérie de tous. Riche pour le pays, elle était la mère des pauvres et la consolation des affligés qui la bénissaient comme une seconde Providence.

« L'aîné de ses enfants sera toujours l'objet de sa prédilection ; les montagnards l'ont surnommé l'aigle, en mémoire de son heureuse délivrance.

« Depuis ce jour mémorable, l'aire des aigles paraît abandonnée ; l'histoire seule de Molly sera toujours gardée parmi les traditions du village ; mais l'avenir, sans doute là confondra avec ses contes populaires que le voyageur se plaît à recueillir.

« **SE CONFESSER POUR VOIR NAPOLEON.**

« Un invalide, étant sur le point de mourir, avait refusé opiniâtement tous les secours de la Religion et repoussé deux aumôniers. L'abbé Laroque, aumônier des Invalides, est averti par une sœur de Charité : et là s'engage le dialogue suivant, dit l'abbé Laroque, qui raconte le fait.

« — Eh bien, mon brave, comment cela va-t-il ?

« — Cela va vers le *Mont-Parnasse* (cimetière).

« — Bah ! Et le sac est-il fait ? le fusil est-il en état ? êtes-vous prêt à passer l'inspection du bon Dieu ?

« — Écoutez, monsieur l'abbé, ne me parlez pas de cela. J'en ai déjà envoyé promener deux autres. Vous êtes un brave homme, vous avez servi, je ne veux pas vous faire de peine.

« — Allons, vous ne voulez pas vous confesser. Alors, assez causé. N'en parlons plus. Parlons d'autre chose. Avez-vous servi l'empereur ?

« — Je crois bien ; j'ai perdu une jambe à son service.

« — Savez-vous ce qu'il est devenu ?

« — Il est mort à Saint-Hélène.

« — Savez-vous lire ?

« — Non.

« — Tant pis, car j'irais chercher un livre dans lequel vous verriez que l'empereur, avant de mourir, a voulu recevoir les sacrements, qu'il s'est confessé...

« — Oh !...

« — Seriez-vous bien aise de voir l'empereur ?

« — Oh ! oui, pour cela, je donnerais bien mon autre jambe et dix francs que j'ai dans ma bourse.

« — Eh bien ! mon brave, si vous voulez voir l'empereur, il n'est question ni de jambe ni d'argent ; il faut se confesser.

« — Je ne comprends pas.

« — Si vous voulez revoir l'empereur, il faut suivre le chemin qu'il a suivi... De quel pays êtes-vous ?

« — Des environs de Toulouse.

« — Eh bien ! si vous partiez de Paris, — l'empereur pour Strasbourg et vous pour Toulouse, — pourriez-vous vous rencontrer en route ?

« — Oh ! ça. Vous vous moquez de moi, nous nous tournerions le dos.

« — C'est bien là mon avis. Alors, si vous ne vous confessez pas, vous ne le reverrez jamais puisque vous ne prenez pas le chemin qu'il a pris.

« — Voyons, ce que vous dites-là, n'est-ce pas une blague ?

« — Non mon ami, non.

« — Eh bien ! confessez-moi, que je puisse voir l'empereur et le bon Dieu aussi. »

« Si le désir de voir un homme de génie, un homme célèbre qu'on a servi, pour lequel on a souffert, peut faire surmonter les plus grandes difficultés, quelle impression doit faire sur nous le désir de voir Jésus-Christ, notre Sauveur, le Fils de Dieu fait homme, notre unique et véritable ami. — *Cupio dissolvi et esse cum Christo. — Videbimus sicuti est.*

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'enquêter les saines lectures et de lutter contre la propagation des mauvais livres.

#### CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois, en une feuille in 4o contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en dehors du Canada \$2 50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1<sup>er</sup> Janvier et du 1<sup>er</sup> Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Éditeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boite 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve.

IMP. PAR DUVERNAY, FRÈRES, 10, RUE ST. VINCENT.